

6 CENTS 6 CENTS

LAVIE POPULAIRE

PASSE-TEMPS

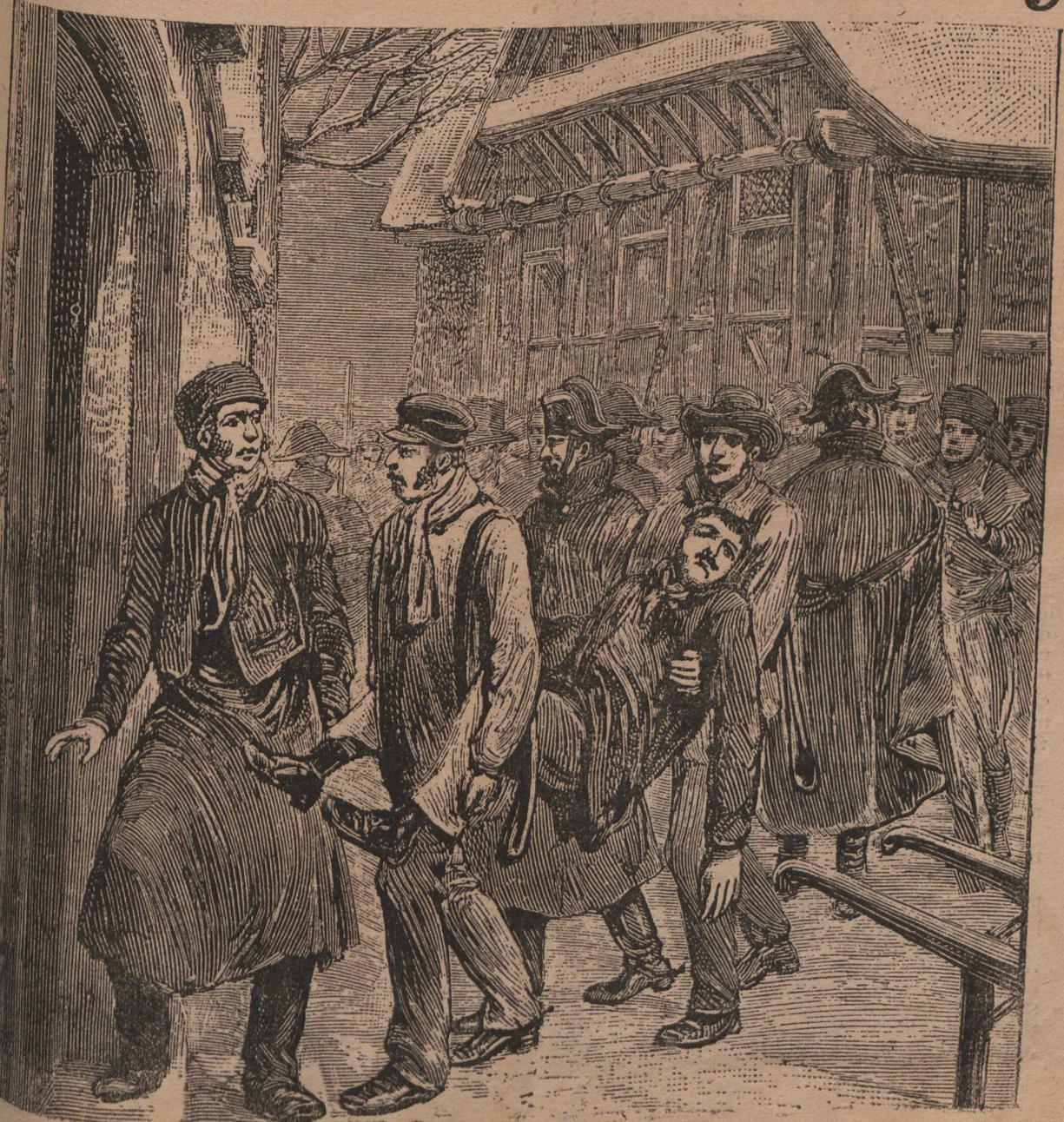
DES FAMILLES

PARAISANT CHAQUE SEMAINE

Vol. I No. I.

Illustration de

Le Crime de Charly



LA VIE POPULAIRE.

F. X. LESSARD, EDITEUR-PROPRIÉTAIRE.

1650, rue Notre-Dame, Montréal.

ABONNEMENTS	{	SIX MOIS	1.75
		UN AN	3,00

CHRONIQUE.

—:0:—

Nous offrons aujourd'hui au public le premier numéro — bien imparfait encore — de "LA VIE POPULAIRE." — Mais, à en juger par les encouragements qui nous sont arrivés et qui journalièrement nous arrivent encore de toutes les parties du Canada et des États-Unis où a pénétré l'annonce de notre publication, notre numéro de samedi sera accueilli avec une faveur marquée.

Nous débutons avec l'ouvrage d'un auteur qui doit évidemment être fort aimé du public français, pour que les éditeurs des journaux auxquels il livre ses feuilletons lui allouent la modeste somme annuelle de 50.000 francs, soit dix mille dollars de notre monnaie courante.

Or, comme dix mille dollars ne se trouvent pas précisément au coin des rues, il faut que réellement les éditeurs de journaux fassent un sérieux profit pour arriver à doter aussi royalement un écrivain en pleine possession de la faveur populaire.

On sait, n'est-ce pas, au moins par oui-dire, que sous le rapport de la générosité, les éditeurs n'ont jamais brillé d'un bien vif éclat — chose assurément fort regrettable pour les écrivains.

Donc, nous croyons pouvoir compter sur l'intelligente appréciation de nos lecteurs auxquels nous réservons d'ailleurs une belle surprise.

C'est peut-être une grosse indiscretion que nous allons commettre; mais, ne serait-ce que pour prendre date, nous allons annoncer dès aujourd'hui, la publication prochaine — très prochaine — dans "LA VIE POPULAIRE" d'un feuilleton, — à sensation, s'il en fut jamais !.....

LE CRIME DES DETECTIVES.

Dont un procès récent et qui a eu dans tout le pays un triste retentissement à dévoilé — en partie seulement, les ténébreux agissements.

Nous avons fait pour le compte des lecteurs de la VIE POPULAIRE une contre-enquête laborieuse; nous avons patiemment recherché et collectionné tous les documents les plus curieux se rattachant à cette mystérieuse et redoutable association, documents à l'aide desquels un écrivain fort estimé du public canadien rétablira, en remontant à l'origine, l'histoire détaillée, de ces sinistres policiers — plus curieuse dans ses détails inédits et incontestablement plus attachante que le roman le plus dramatique sorti de l'imagination d'un auteur.

D'ailleurs si les romanciers voulaient s'inspirer exclusivement des dames ou comédies de la vie réelle, ils ne manqueraient pas de sujets intéressants.

En voici un par exemple qui ne manquerait pas d'intéresser le public.

Il s'agit d'une affaire d'héritage princier — non seulement par la qualité des personnages intéressés mais encore par le nombre de millions qui composait cet héritage.

L'affaire est pendante devant la première Chambre du tribunal civil de la Seine.

L'action se passe à Paris en 1884: le prince Michel Stourdza, époux de la princesse Stourdza, née Louaragda Vogoridès, passe de vie à trépas, et, l'on procède à l'inventaire des biens.

Le fils aîné prince Grégoire, général et sénateur romain, est avisé du total de la succession paternelle: une trentaine de millions environ à diviser par trois: le prince avait un frère et une sœur.

Chose qui lui parut surprenante, on ne trouva pas trace de valeurs mobilières. Les maisons seules figuraient dans l'inventaire: D'argent liquide, point; de valeurs facilement transmissibles, zéro.

Or, d'après le compte du prince Grégoire, il y avait un écart d'environ 50 millions, (une bagatelle, quoi!) la fortune paternelle devant, suivant lui, se monter à 80 millions au lieu de 30.

Vous voyez d'ici la tête que dut faire, quoique prince, l'aîné des héritiers Stourdza,

Son mécompte et son mécontentement se traduisirent par une plainte en détournement de valeurs. A vrai dire, il n'accusait personne: il disait à la justice, en substance, ceci:

— On m'a volé un portefeuille contenant cinquante millions, faites votre métier, recherchez le voleur.

Ainsi eussiez-vous fait, vous qui lisez cette bizarre aventure.

La police chercha et ne découvrit rien: la justice pas d'avantage.

Une ordonnance de non-lieu fut rendue en conséquence.

Un an se passe et la veuve du prince Stourdza va rejoindre feu son mari.

Cette mort se produisit dans des circonstances particulièrement obscures et mystérieuses.

La princesse Stourdza était seule ou presque seule, Bade. À peine sa fille venait-elle de temps en temps se voir à son chevet.

Lorsque la garde-malade vint pour ensevelir la défunte quel ne fut pas son ébahissement en constatant que la vieille princesse roumaine était entourée d'une ceinture bondée d'or, de titres et de parchemins, un vrai coffre fort. En personne prudente et peu confiante dans la vertu des coffres-forts à l'épreuve du feu et des voleurs, la princesse portait toute sa fortune liquide sur elle.

La garde-malade remit à la princesse Gortchakoff, ce trésor qui contenait dans ses flancs rebondis tous regus bordereaux de titres, numéros des valeurs liquides, un mot, la comptabilité générale de cette fortune dans laquelle les millions jouaient un rôle si opulent.

Cette ceinture disparut; on n'en trouva pas trace et tout le monde nia en connaître l'existence.

La garde-malade ne sut pas tenir sa langue et les domestiques de la défunte racontèrent que la princesse Gortchakoff avait mandé de Paris un serrurier qu'elle chargea d'ouvrir certaine cassette dans laquelle elle trouva une somme de 150.000 francs en or, laquelle somme elle s'appropriée. Elle prétend que c'est un don manuel que son père lui a fait. — Le père étant mort, il est difficile de lui demander si c'est vrai.

Le procès est difficile à débrouiller, et comme il y a de millions en jeu, les savants avocats vont s'en donner du cœur-joie et à bouche-que-veux-tu.

Toujours la fable de l'huître et des plaideurs. Cette fois-ci il est vrai, l'huître contient une perle de jolie dimension.

Pour compliquer le débat, voici que la princesse meurt en cause par les bavardages des domestiques qui l'accusent de soustraction, les dénonce comme coupables de l'avoir volé pour 300.000 francs de bijoux.

Son ancienne femme de chambre et l'amoureux de cette dernière ont été arrêtés: on a découvert chez eux un certain nombre des bijoux volés: ce qui enlève à la déposition contre la princesse beaucoup de sa gravité.

L'aîné, le prince Grégoire, brochant sur le tout, intente une action à son frère et à sa sœur: Quelle édifiante famille.

Attendons la fin du procès, dont les révélations seront piquantes, assurément.

AU LECTEUR.

Nous présentons aujourd'hui, au public, une publication nouvelle "LA VIE POPULAIRE—PASSE-TEMPS DES FAMILLES" qui paraîtra régulièrement chaque semaine en une superbe livraison de 32 pages, largement illustrée et d'un prix à la portée de tout le monde.

Il est d'usage de publier un programme. Le nôtre serait trop long à détailler ; en un mot, il embrassera L'ACTUALITÉ dans toutes ses manifestations : ROMANS, NOUVELLES ETC., AMUSEMENTS, JEUX DE SOCIÉTÉS.

Tous les événements dignes d'attirer l'attention seront résumés au courant de la plume, sans prétention et sans passion, — le parti-pris étant à la fois stupide et ridicule.

Des dessinateurs spéciaux nous crayonneront l'actualité que nous servirons à nos lecteurs toute brûlante.

Il ne convient pas d'allonger outre mesure ce programme qui variera suivant les temps et le goût du public.

Ce serait en effet mal débiter, que de commencer par lasser la patience du lecteur dont nous sollicitons le bienveillant patronage.

LE CRIME DE CHARLY

Le 30 juin 1869, l'omnibus No. 119, allant de la Madeleine à la Bastille, contenait trois honnêtes marchandes, quatre grisettes en rupture d'atelier, deux figurantes des petits théâtres, un ouvrier, trois messieurs plus ou moins à la mode, et un quatrième voyageur dont il n'était pas très difficile de deviner la condition sociale.

C'était un vieillard vêtu d'une longue redingote noire assez râpée, coiffé d'un chapeau à larges bords d'où s'échappaient de longues mèches de cheveux blancs, chaussé de bas de laine noire et de gros souliers à boucles d'argent. Grand, maigre et un peu courbé par l'âge, il tenait ses yeux constamment baissés et ses mains croisées sur ses genoux. Ses lèvres remuaient, comme s'il eût récité tout bas des prières, de grosses lèvres rouges et charnues qui devaient, quand elles souriaient, exprimer une ineffable bonté.

Ce voyageur, si différent de ses compagnons de route, était assis tout à l'entrée de l'omnibus. Il avait pour voisine immédiate un jeune homme habillé de la tête aux pieds d'une étoffe à carreaux et cravaté de rose tendre, — la femme et les grâces d'un commis en goguette. En face de lui, l'ouvrier, le seul de la carrossée, carrément planté, les larges poings sur ses cuisses, l'œil vif et l'air ouvert. Au fond de la voiture, les femmes en majorité, étaient fort bruyantes.

Ces gaietés étaient provoquées par les mines plaisantes d'un beau-fils assis à côté du vieillard. L'aimable adolescent affectait de s'accrocher continuellement, d'une main, à la barre de fer placée au-dessus de sa tête, cette barre qui servait de point d'appui aux voyageurs pour gagner leur place. De l'autre main, il faisait les cornes à son voisin. Le voisin leva la tête, mais, ne devinant point la cause de ces hilarités, il reprit sa pose modeste et pensive. Cela

ne faisait pas le compte du joli jeune homme, qui lui demanda d'un air goguenard :

— Dites donc ! Est-ce que vous allez loin comme ça ?

Le vieillard, étonné, le regarda, et lui répondit :

— Je vais jusqu'à la place de la Bastille, monsieur.

Puis-je savoir ?...

— Pourquoi je vous demande ça ? Pardi, c'est pas malin à trouver. C'est que ça me fatigue joliment d'être obligé de tenir mon bras en l'air.

— Si je vous gêne, monsieur, je vais essayer de me servir davantage.

— Non, non, c'est pas la peine. Vous ne me gênez pas du tout, vu que vous êtes si maigre que vous ne tenez que demi-place.

— Alors, monsieur, je ne vois pas...

— Comment, vous ne voyez pas ?...

Le vieillard se contenta de détourner la tête et il se remit à méditer.

Encouragé par la résignation de sa victime, le drôle en cravate rose saisit la barre de son autre main, et cela si brusquement qu'il heurta le chapeau du digne homme et faillit le décoiffer.

Dans cette réunion de gens rassemblés par les hasards du transport en commun, personne n'eût le courage de réagir contre les ineptes railleries d'un polisson endimanché, personne excepté l'ouvrier qui était assis en face du vieillard.

Il n'eût pas plutôt touché le chapeau du vieillard que la redoutable règle de menuisier que l'ouvrier tenait à la main se leva tout droite ; et ce geste menaçant fut appuyé de ces mots énergiques :

— Qui est-ce qui m'a bâti un polisson comme ça ? A-t-on jamais vu insulter un pauvre vieux qui vous ne dit rien ? en v'là assez ! Ne recommençons pas, ou je cogne.

Le dandy d'occasion avait bonne envie de répondre par des injures, mais il était comme Panurge, *craignant naturellement les coups*, et il se tint coi. Les demoiselles cessèrent de rire et les bourgeoises lancèrent des regards courroucés au farceur de bas étage, lequel, ne se sentant plus soutenu, se leva tout doucement et décampa sans tambours ni trompettes.

On arrivait à la courte montée du boulevard Saint-Martin, et le cocher avait mis les chevaux au pas.

— Arrêtez, s'il vous plaît ! cria une femme qui courait vers l'omnibus en traînant après elle un enfant.

— Il n'y a qu'une place, la mère, lui dit le conducteur.

Elle lacha la rampe du marchepied qu'elle tenait déjà et murmura d'un air consterné :

— Ah ! mon Dieu, je n'ariverai jamais pour le train de Nogent.

— Si, pour le suivant, grommela le conducteur facétieux.

La pauvre femme qui venait d'éprouver cette déception, n'était plus jeune et semblait accablée de fatigue ; l'enfant qu'elle tenait par la main avait l'air malade et marchait à peine.

— Y a-t-il encore de la place sur l'impériale ? demanda le vieillard.

— Tant que vous en voudrez, monsieur le curé.

— Alors, mon ami, arrêtez, je vous prie. Je vais y monter, et vous pourrez donner deux places à cette bonne dame.

Le conducteur tira le cordon et appela la femme. Elle accourut en criant au brave homme qui cherchait à se hisser sur l'impériale par un chemin fort malaisé pour un homme de son âge :

— Merci, mon bon monsieur. Vous me rendez un fameux service ! Ah ! si vous saviez... vous sauvez peut-être la vie à un homme.

L'opinion publique est aussi changeante dans les omnibus que dans les clubs électoraux, et celle des voyageurs s'était unanimement retournée en faveur du vieillard qui venait de céder sa place.

— Dire que, sans ce brave homme, la pauvre femme serait restée sur le pavé ! murmurait une commère à l'oreille de sa voisine.

— Et qu'elle aurait manqué le chemin de fer : car le train est à six heures cinq, et bien sûr qu'elle n'a pas de quoi prendre un fiacre, répondit l'autre tout bas.

— Ça, c'est vrai qu'elle n'a pas l'air de rouler sur l'or.

— Il n'est pas bien vigoureux, la mère, le petit que vous avez là, dit l'ouvrier.

— Ah ! ne m'en parlez pas, répondit la bonne femme ; j'ai quasiment peur qu'il me passe entre les bras avant d'arriver chez nous.

— C'est à vous ce mioche-là ?

— Non, ma foi ! c'est un enfant trouvé que je suis venue chercher à l'hospice et, si j'avais su qu'on me le donnerait si chétif, je ne l'aurais pas demandé.

— Et qu'est-ce que vous allez en faire, du petiot ?

— Ah ! je n'en sais rien. Je comptais qu'il nous aiderait au jardinage, mais à cette heure je crois plutôt que c'est nous qui le servirons, vu qu'il a encore plus besoin du médecin que nous d'un apprenti jardinier.

— Et votre homme, interrompit l'ouvrier, comment prendra-t-il la chose de l'enfant ?

— Lui ? On voit bien que vous ne le connaissez pas. Il commencera par grogner, il me dira que je ne suis qu'une bête et que nous n'avons pas besoin d'une bouche inutile. Mais quand il verra ce pauvre petit qui n'a que le souffle, c'est pas lui qui voudra le renvoyer. Non, non, il me dira : Jacqueline, il nous fallait un travailleur et on nous donne un infirme. Gardons-le tout de même, soignons-le bien, et qui sait ? il nous rendra peut-être ça un jour.

— Eh ben ! la mère, c'est pas pour dire, mais c'est un brave homme que votre mari. Comment s'appelle-t-il ?

— Pierre Ledoux, jardinier à Charly-sous-Bois.

— Et ça serait-il indiscret de vous demander votre nom ?

— Cormier (Antoine), la mère, et à votre service si jamais vous avez affaire dans le faubourg.

— Vous êtes donc établi ?

— Ebéniste, rue de Charonne.

L'omnibus arrivait à la place de la Bastille et le conducteur se mit à annoncer :

— Allons ! les correspondances pour la barrière Fontainebleau

— Pourvu que le train ne soit pas parti, dit la paysanne en se précipitant sur le marchepied.

— Bon voyage, la mère ! lui cria l'ouvrier.

— Merci, mon bon monsieur, répondit Jacqueline Ledoux. Viens, Marcel, ajouta-t-elle en tendant les bras à l'enfant de l'hospice.

Pendant ce temps-là, le vieillard qui avait cédé sa place descendait péniblement de l'impériale.

La paysanne se hâtait, car l'horloge de la gare marquait six heures moins quelques minutes. L'ouvrier se dirigeait vers le faubourg Saint-Antoine, mais le bon vieillard allait sans doute aussi au chemin de fer, car il marchait dans la même direction que Jacqueline.

Ils avaient à traverser la place de la Bastille.

La bonne femme ne paraissait pas très-expérimentée dans l'art de traverser les chaussées parisiennes, et l'enfant la gênait beaucoup, car il trébuchait à chaque pas.

Mais elle vit que l'inexorable horloge allait sonner six heures et elle se remit à courir, aiguillonnée qu'elle était par la crainte de manquer le train. Par malheur, elle ne quittait pas des yeux le cadran, et elle ne vit point une voiture qui débouchait au grand trot de la rue Saint-Antoine.

C'était un magnifique équipage, attelé de deux superbes bai-bruns qui arrivaient comme la foudre. Ils n'étaient plus qu'à trois pas de Jacqueline Ledoux, qu'elle n'avait pas encore eu le temps de les apercevoir.

— Gare ! gare donc ! cria le cocher en tirant sur les rênes.

La bonne femme perdit la tête, fit une enjambée en avant, deux en arrière, et dans ces mouvements désordonnés, lâcha la main de l'enfant. Le pauvre petit, n'étant plus soutenu, trébuchait, tourna sur lui-même et alla rouler sur le pavé devant les chevaux, que le cocher n'avait pas réussi à arrêter.

Encore un instant, une seconde, un quart de seconde, et il était broyé sous leurs sabots d'abord, puis écrasé sous les roues.

La paysanne, terrifiée, n'osait plus bouger. Mais un homme, le vieillard, qui traversait la place derrière la bonne femme, sauta à la bride des chevaux, et, par une violente pesée sur le mors, il détourna la voiture lancée à toute vitesse. Les roues effleurèrent la tête de l'enfant, mais elles ne le blessèrent pas. Presque en même temps, le grand gaillard en livrée qui menait l'équipage reprit possession de ses bêtes et parvenait à les arrêter.

Le vieillard releva l'enfant et le prit dans ses bras. Alors, ce fut un tumulte général et une confusion universelle. La paysanne, sortant enfin de sa stupeur, criait plus haut que tout le monde, et la foule, accourue de tous les coins de la place, entourait si bien la victime et les auteurs de l'accident, qu'on ne savait plus auquel entendre.

Pendant que le brigadier de police accouru sur les lieux cherchait à se rendre un compte exact de ce qui venait de se passer, ses agents s'étaient approchés de l'équipage pour se renseigner aussi de ce côté-là.

L'unique occupant du landeau était un homme d'une cinquantaine d'années, grand et larges d'épaules, porteur d'énormes favoris roux, taillés en nageoires et encadrant un visage blême. Il était fort élégamment vêtu d'un habillement complet de coutil anglais et coiffé d'un chapeau rond, — la tenue d'un parfait gentleman qui s'en va en villégiature par une belle journée d'été.

— Que me veut-on ? Et pourquoi s'est-on permis d'arrêter mes chevaux ? demanda sèchement ce personnage au sergent de ville, qui ne l'avait abordé que la main au chapeau

— Monsieur, votre cocher vient de causer un accident, il a renversé un enfant.

— J'en suis fâché, mais je suis très pressé, et je vous prie de faire faire place à ma voiture.

— Pas avant que vous m'ayez donné votre nom et votre adresse.

— Mon nom ! mon adresse ! qu'en avez-vous besoin ?

— C'est une formalité indispensable. La mère peut vous demander un dédommagement et il faut qu'on sache à qui vous prendre.

— Un dédommagement ! Mais je n'en dois aucun, je ne dois rien. J'ai très bien vu comment cela s'est passé.

— Cette femme est venue se jeter devant les jambes de mes chevaux..., elle est complètement dans son tort.

— Monsieur, dit le brigadier venant au secours de son subordonné, je ne suis pas chargé de décider cela ici, et j'en ferai mon rapport à qui de droit. En attendant, donnez-moi votre nom, si vous ne voulez pas que je fasse conduire votre équipage en fourrière et vous-même au poste.

— Assez ! voici ma carte, dit impertinemment le maître de landeau en tirant d'un élégant carnet de poche un carnet ordinaire.

Le brigadier prit la carte, épela le nom "Wilfrid Wassmann", l'adresse "rue de Presbourg, 44," et dit en tournant le dos à l'homme aux favoris roux :

— C'est bon ! on vous écrira.

Le cocher n'attendait qu'un signe de son maître pour laisser ses chevaux, lorsque la paysanne s'approchant de la voiture se mit à crier du haut de sa tête :

— C'est pas la peine de lui demander où il demeure, à un brave monsieur. Je le connais bien, vu que c'est lui qui mène chez nous le pavillon des Sorbiers, tout à côté du château à M. de Brannes... même que c'est mon homme qui lui fournit ses légumes et les bouquets à sa demoiselle.

Le Brigadier repoussa doucement la bonne femme, car il pensait bien que ses bavardages n'intéresseraient guère Wilfrid Wassmann ; mais à sa grande surprise, ce personnage changea aussitôt de manières et de ton et dit presque gracieusement à Jacqueline :

— Vous habitez donc Charly-sous-Bois ?

— Que oui, que je l'habite, et depuis plus de trente ans.

— C'est moi, la femme au père Ledoux, le maraîcher.

— Votre maison est au bout du village et touche à ce café du Grand-Vainqueur, qu'est tenu par demoiselle Rose... vous savez bien ?

— Il me semble, en effet, vous avoir vu là-bas, dit l'homme à l'équipage en la regardant avec une attention singulière.

— Est-ce que vous êtes la mère de cet enfant qui est allé devant mes chevaux.

— Non, mon bon monsieur, c'est un petit rrouvé que j'ai amené de l'hospice pour être garçon jardinier chez moi.

— C'est égale, reprit M. Wassmann, qui s'humanisait de plus en plus ; cet accident a dû vous effrayer, et je veux vous indemniser de la peur. L'enfant, d'ailleurs, aura peut-être besoin de soins et de médicaments.

— La voiture va me mener à Charly ce soir, ma brave femme, vous aurez de mes nouvelles. Allez, Frantz, cria-t-il à son cocher.

Les chevaux tressaillirent sous le fouet, et partirent au grand trot, salués par les huées de la foule, qui avait pris parti pour l'enfant.

L'enfant était revenu à lui et n'avait pas eu d'autre mal qu'une frayeur très vive.

— Ne craignez rien, ma bonne dame, je vais le porter jusqu'à la gare, dit le vieillard.

— Merci, mon bon monsieur, ça ne serait pas de refus, soupira Jacqueline, car ça m'a coupé bras et jambes, mais c'est pas la peine puisque le train est parti.

— Ne vous désolez pas, la mère, dit l'ouvrier, il y en a un autre dans une heure. Vous le prendrez, et, en arrivant, vous conterez l'accident à votre homme, et vous lui direz que vous avez fait la connaissance de Cormier (Antoine), qui vous a emmenée chez lui, rue de Charonne, histoire de vous reposer un brin et de faire avaler un bouillon au petit.

— Vous êtes ben bon ; c'est pas mon homme qui me tracasse, mais c'est que...

— C'est que quoi ?

— Ça serait trop long à vous conter, mais j'ai mes raisons pour rentrer chez nous le plus tôt possible, rapport à mon cousin Michel, le garde des bois de Brannes.

— Est-ce que c'est vous qui lui trempez la soupe, à votre cousin ? demanda en riant l'ouvrier.

— C'est pas ça, mais figurez-vous qu'à ce matin, comme je mettais mes souliers pour m'en aller au chemin de fer, v'là-t-il pas que le facteur m'a remis une lettre, et c'est pas pour dire, mais ça m'arrive pas deux fois par an d'en recevoir, vu que je ne sais pas lire. Pour lors donc, mon homme n'était pas là, j'ai mis ma lettre dans ma poche et je m'en suis venue à Paris avec, et puis j'ai eu l'idée de demander à l'employé de l'hospice de me dire ce qu'il y avait dedans. Il me l'a lue tout haut, et paraît que c'est quelqu'un qui m'écrit que j'avertisse Michel qu'on doit le tuer cette nuit pendant qu'il fera sa ronde dans le bois de la Bélière, qui est tout près du château de M. le comte.

Ça m'a tourné le sang, et vous comprenez que j'ai envie de revenir bien vite à Charly pour empêcher qu'on assassine notre pauvre Michel.

— En v'là une drôle d'histoire ! s'écria l'ouvrier ; assassiner un homme ! vous nous contez ça comme s'il s'agissait d'abattre des noix. S'il arrive souvent des affaires comme celle-là à Charly-sous-Bois, merci ! j'irai pas y manger mes rentes quand j'en aurai.

— Ce n'est peut-être qu'une détestable plaisanterie, dit le vieillard. Pourquoi tuerait-on ce garde, qui est, sans aucun doute, un brave homme ?

— Bien sûr que c'est un brave homme, répondit Jacqueline Ledoux, et qui a servi dans les zouaves, et pensionné et médaillé, et tout. N'empêche qu'il y a dans le pays des gens qui lui en veulent, rapport aux procès-verbaux qu'il leur fait pour la chasse.

— Et qui est-ce qui vous a avertie qu'on va le tuer cette nuit ? demanda Antoine Cormier.

— Ah ! pour ça, je n'en sais rien. L'employé de l'hospice m'a dit que le papier n'était pas signé. C'est une lettre anon..., ano...

— Une lettre anonyme. Bon ! des farceurs, quoi ! qui auront voulu vous faire peur. Écoutez, la mère, on ne tuera pas votre Michel tant qu'il fera jour, et en partant par le train de sept heures et cinq, vous aurez encore le

temps de lui faire la commission du donneur d'avis, avant qu'il soit nuit.

C'est entendu, la mère, et en route pour la rue de Charonne; c'est à deux pas. J'espère bien que vous venez avec nous, monsieur, dit l'ouvrier en s'adressant au vieillard.

— Mon Dieu! dit le vieillard, qui tenait toujours l'enfant dans ses bras, je suis comme cette bonne dame, j'ai manqué le train. Je n'ai donc pas de raison pour vous refuser, d'autant moins que ce pauvre petit a grand besoin de soins.

— Il en aura chez nous, soyez tranquille; mais c'est égal, les vôtres ne seront pas de trop, monsieur le curé.

On se dirigea vers la rue de Charonne, et comme la maison qu'habitait Antoine Cormier était située presque au coin du faubourg, on y arriva très-vite.

— Vous ne vous fatiguerez pas les jambes pour monter, dit-il à ses hôtes, c'est au rez-de-chaussée, dit Cormier en montrant un atelier ouvert au fond de la cour.

Puis il fit traverser le magasin à ses hôtes, et il les introduisit dans une chambre où trois marmots jouaient autour d'une femme occupée à raccommoder des bas.

— Louise je t'amène de la société, dit l'ouvrier.

La femme parut un peu étonnée, mais elle posa aussitôt son ouvrage et se leva pour venir au-devant des visiteurs.

— Voilà madame, que j'ai rencontrée dans l'omnibus, et qui s'en allait à Charly-sous-Bois avec cet enfant-là. Il est tombé en traversant la place de Bastille, et il allait être écrasé par une voiture, quand monsieur l'a tiré de dessous les pieds des chevaux.

Oh! le pauvre petit, comme il est pâle! dit la femme de l'ouvrier. Monsieur est bien bon de lui avoir porté secours, ajouta-t-elle, en s'adressant au vieillard.

La femme de l'ouvrier était encore jeune, et elle avait une figure avenante et douce. Les trois marmots avaient interrompu leur jeu. L'un, suspendu à la jupe de sa mère, la suivait avec une persistance qui s'expliquait par le désir de dire deux mots aux cerises à l'eau-de-vie. L'autre s'était campé entre les jambes de son père, raide, grave et immobile comme un soldat en faction. Le troisième, qui était une fille, tournait autour de l'enfant de l'hospice et l'examinait curieusement.

— Excusez-moi, monsieur, dit Antoine Cormier, vous allez peut-être me trouver indiscret, mais je voudrais vous demander qui vous êtes.

— Je suis prêtre, dit doucement le vieillard. J'ai été appelé depuis quelques jours à une petite cure tout près de Nogent-sur-Marne, et je m'y rendais précisément lorsque...

— Où ça donc, monsieur le curé? interrompit Jacqueline Ledoux.

— Je suis chargé de la paroisse de Charly-sous-Bois.

— Comment, c'est vous qui remplacez notre vieux curé qu'on a enterré le mois passé?

— Oui, ma bonne dame, et d'après ce que j'entends, je viens de faire connaissance avec une de mes paroissiennes.

— C'est ma foi vrai. Je suis mariée à Pierre Ledoux, le maraîcher qui reste au bout du village.

— J'aurai grand plaisir à faire sa connaissance.

— Et lui aussi, pour sûr, monsieur le curé, quoique...

La paysanne s'arrêta, mais il ne fallait pas être grand observateur pour deviner le motif de sa réticence.

— Oui, oui, dit le vieillard en souriant, je sais que Pierre Ledoux est le plus honnête homme du pays, mais qu'on ne le voit pas souvent à la messe.

— Comment! vous savez ça! mais alors vous ne voudrez pas venir chez nous?

— Pourquoi donc? Je compte y aller au contraire plus souvent que chez mes autres paroissiens.

— Ah! que je suis contente! Après ce que vous venez de faire pour le *petiot*, je ne me serais jamais consolée de ne plus vous revoir.

— Monsieur le curé, j'espère bien que vous allez trinquer avec nous, dit Cormier.

— De grand cœur, mais nous ferons bien de reconforter notre jeune malade.

— A votre santé, monsieur le curé! s'écria le brave Cormier en tendant son verre, et, avant de nous quitter, dites-nous donc comment vous vous appelez.

— Mon nom est facile à retenir. Je m'appelle Jean.

— Mais c'est votre petit nom, ça.

— Je n'en ai point d'autre, mon ami. Moi aussi, je suis un enfant trouvé. Vous voyez que j'avais mes raisons pour secourir ce cher petit, dit le vieillard avec un bon sourire. Mais, ajouta-t-il en tirant de sa soutanne une grosse montre d'argent, je crois qu'il est temps que nous songions à regagner le chemin de fer.

— Oui, oui, partons, s'écria la mère Ledoux; je n'ai pas envie de manquer l'autre train pour qu'il arrive malheur à Michel, sans compter que le richard du pavillon des Sorbiers m'a dit que ce soir j'aurais de ses nouvelles. S'il allait lui prendre l'idée de venir chez nous voir le petit, faut que je sois là pour le recevoir.

— Le monsieur à l'équipage? Parbleu? il ne fera que son devoir en apportant de l'argent à un enfant qu'il a manqué d'écraser, dit Cormier. Il a une figure qui ne me revient pas du tout, ce particulier-là.

— Il est étranger, je crois? demanda M. Jean.

— Oui, c'est un Allemand, une tête carrée, comme ils disent, et il y en a d'aucuns dans le pays qui ne lui veulent pas de bien. N'empêche qu'il a une fille qui est jolie comme un cœur, et bonne! le cœur sur la main. Elle donne toujours des pièces blanches aux pauvres, et puis elle aime tant les fleurs! mon homme lui en vend pour plus de dix écus par semaine. On dit comme ça que son père ne la rend pas heureuse, et que M. Henri, le fils au comte de Brannes, est amoureux d'elle, et mon cousin Michel, qui ne peut pas sentir l'Allemand, prétend que le comte, son maître, ne veut pas entendre parler de ce mariage-là. Mais tout ça, c'est des cancans, et les affaires du monsieur des Sorbiers ne regardent personne.

— Sept heures moins le quart, ma chère dame, dit le bon curé pour arrêter ce flux de paroles, et il tendit la main à Antoine Cormier qui la serra de bon cœur. Louise embrassa tendrement l'enfant trouvé; et on se sépara enfin en se promettant de se revoir. Cette fois, on ne manqua pas le train, et, un peu avant huit heures, M. Jean, Jacqueline et Marcel arrivèrent sans accident à Charly-sous-Bois, où ils comptaient bien tous trois se reposer des émo-

Diou seul dispse en ce monde, et ils ne prévoyaient guère celles qui les y attendaient.

Charly-sous-Bois n'est point un bourg. C'est une suite de villas, de châteaux, de fermes, de fabriques et de chaumières agglomérées sur la rive droite de la Marne.

M. Jean, le nouveau curé de Charly-sous-Bois, s'y trouvait presque dans la situation d'un missionnaire envoyé pour catéchiser les païens de quelque île de l'Océanie, et ce n'était point sans motifs que ses supérieurs ecclésiastiques l'avaient choisi pour l'y placer.

Charly, en effet, n'était pas en renom de sainteté, et les vertus chrétiennes, le zèle éclairé, la droite intelligence et l'inépuisable charité de M. Jean n'était pas de trop pour ramener au bercail les brebis égarées qui foisonnaient dans ce charmant village.

Les premiers jours furent pris par des soins multiples d'emménagement, et le curé n'avait guère eu le temps de faire connaissance avec les habitants du lieu. L'heureuse rencontre de Jacqueline Ledoux et le sauvetage du pauvre enfant de l'hospice constituaient donc, pour ainsi dire, les débuts de M. Jean dans ce pays et, en descendant du train de sept heures cinq, ce fameux train que Jacqueline craignait tant de manquer, le bon curé bénissait Dieu qui lui avait fourni l'occasion de commencer sa nouvelle existence par un acte de dévouement.

La maison de la mère Ledoux était assez éloignée de la cure, qui se trouvait à l'autre bout du village. Les voyageurs durent donc se séparer en sortant de la gare. M. Jean embrassa l'enfant, promit à Jacqueline d'aller le voir dès le lendemain et laissa la bonne femme s'acheminer à grand pas vers son domicile, non pas toutefois sans lui avoir offert d'aller lui-même porter au garde Michel l'avis salutaire du correspondant anonyme. Le château de M. de Brannes était précisément sur la route qui menait au presbytère, et rien n'était plus facile. Mais Jacqueline protesta qu'elle ne voulait pas donner cette peine à M. le curé, qu'elle ne ferait que conduire le petit chez elle et qu'elle serait chez son cousin dans une demi-heure. M. Jean pensa qu'en sa qualité de ménagère campagnarde, elle tenait assez à l'argent pour ne pas vouloir manquer la visite et surtout le dédommagement promis par le riche étranger, et comme, au fond, il n'attachait pas grande importance à cet avertissement envoyé par un inconnu, il laissa madame Ledoux aller à ses affaires.

Il ne lui fallait guère plus de dix minutes pour se rendre à la cure en traversant le village, mais il aima mieux prendre le chemin des écoliers, c'est-à-dire suivre le bord de la Marne.

Un peu plus loin le chemin devenait plus sauvage. Bientôt le curé reconnut le mur qui entourait le parc de M. le comte de Brannes. Il n'avait point encore fait de visite au château, mais il comptait s'y présenter bientôt, par déférence envers le châtelain et surtout pour recommander à sa charité des misères cachées.

Arrivé à Charly depuis moins de huit jours, M. Jean avait déjà ses pauvres.

Pendant qu'il réfléchissait au jour qu'il conviendrait de choisir pour s'acquitter de ce devoir, un bruit de branches froissées lui fit tourner vivement la tête vers le taillis qui descendait jusqu'au bord du sentier. Il lui avait semblé que quelqu'un marchait avec précaution dans le fourré.

Il s'arrêta pour écouter, mais il n'entendit plus rien. Il pensa vaguement au garde Michel et aux inquiétudes de la mère Ledoux à l'endroit de ce brave surveillant des biens

forestiers du comte. Puis, rassuré par l'heure qui n'était guère propice à un meurtre, par la proximité des habitants et par le calme profond qui régnait autour de lui, il continua son chemin. Il n'avait pas fait dix pas que le son affaibli d'une plainte frappa son oreille. Cette fois, le bruit venait du côté de la rivière, et c'était beaucoup plus distinct.

Le bon curé s'avança vivement et aperçut au-dessous de lui, tout à fait au bord de l'eau, une femme assise sur l'herbe. La lune entraînait dans son dernier quartier et n'était point encore levée, mais le ciel était si pur qu'on y voyait plus clair qu'au cœur de Paris par certains jours d'hiver. Cette femme n'était pas seule. Elle tenait un enfant sur ses genoux; à côté d'elle, un autre, un peu plus âgé, se roulait par terre en pleurant.

— Qu'avez-vous, ma bonne dame? demanda M. Jean.

Au son de sa voix, la femme leva la tête et répondit d'un ton sec:

— Je n'ai rien. On ne peut donc plus s'asseoir dehors à présent?

— Vous vous trompez, si vous croyez que je viens vous gronder, reprit doucement le curé. Tout à l'heure j'ai entendu des plaintes et j'ai pensé que vous aviez peut-être besoin de moi.

— Je n'ai besoin de rien, ni de personne.

— Mais... vos enfants?

— Mes enfants non plus.

— J'ai faim! cria celui qui se traînait sur le gazon.

— Tais-toi, lui dit sa mère en le secouant rudement.

— Je ne veux pas me taire, j'ai trop faim, répéta le petit.

— Tais-toi ou je le dirai à ton père.

Il fallait que cette menace fût bien terrible, car l'enfant se calma comme par enchantement.

M. Jean, surpris et touché de cette scène, se demandait ce qu'il allait faire, quand il se rappela fort à propos qu'en sortant de l'archevêché, où il était allé voir un des grands vicaires, son ancien camarade d'études au séminaire, il avait acheté deux petits pains de seigle pour attendre le souper et qu'il lui en restait encore un dans la poche de sa soutane. Il le tendit au pauvre petit, qui le prit avidement et se releva d'un bond, comme s'il eût craint qu'on le lui retirât.

— Marc! lui cria la femme, je te l'avais défendu.

Mais l'enfant, au lieu de lui répondre, fit trois parts de son petit pain, en donna une à son jeune frère, fourra l'autre de force dans la bouche de sa mère et se mit à dévorer la sienne.

— Monsieur, dit celle-ci d'une voix émue, je ne puis leur retirer le pain de la bouche, mais je ne vous ai rien demandé.

— Je le sais, madame, dit le prêtre, et je suis bien heureux d'avoir eu l'idée de m'y prendre ainsi, car du moins ces enfants vont manger. Mais ce repas est bien léger, et si vous consentiez à venir avec eux au presbytère...

— Au presbytère! vous êtes donc le curé de ce village?

— Oui, et, à ce titre, j'ai bien le droit de secourir mes paroissiens qui souffrent.

— Je ne suis pas de la paroisse.

— D'où êtes-vous donc?

— De nulle part, dit amèrement la femme.

— Quoi? vous n'avez pas de domicile?

— Non. Je sais que c'est défendu et qu'on a pas le droit de vivre au hasard et de coucher sous le ciel du bon Dieu. Vous pouvez aller chercher les gendarmes si vous voulez. Ils nous conduiront en prison... Eh! bien, on sera forcé de nous nourrir.

— Je n'irai point chercher les gendarmes, dit en souriant le curé de Charly, mais, quoique je ne sois ni riche ni puissant, je ferai volontiers ce que je pourrai pour vous aider à sortir de la triste situation où vous ont réduite des malheurs... immérités, j'en suis sûr. Il ne faut que vous entendre pour deviner que vous êtes née dans un monde...

— Et quand cela serait? qu'importe mon passé, alors que mes enfants n'ont plus d'autre avenir que de mendier par les chemins?

— Pourquoi désespérez-vous de la bonté de Dieu?

— Parce que Dieu m'a abandonnée, dit la femme d'un air sombre, parce que je ne suis plus digne de sa miséricorde, pas plus que de votre pitié. Vous voulez savoir mon histoire? écoutez-là. Elle est courte et simple. C'est celle de milliers de malheureuses créatures qui ont cédé comme moi aux entraînements de leur cœur. J'étais la fille unique d'un riche fermier, et j'aurais pu vivre heureuse dans un pays où tout le monde nous estimait et nous aimait. Mais je quittai mon père pour épouser un homme dont je m'étais éprise follement. Il y a quatorze ans de cela, et, depuis quatorze ans, il ne s'est pas écoulé un seul jour où je n'aie pleuré ma faute.

— Pauvre femme! murmura M. Jean.

Que vous dirai-je que vous ne devinez? Mon pauvre père mourut de chagrin et la fortune assez considérable qu'il me laissa fut dévorée en très-peu d'années par mon mari.

— Et vous n'avez pas eu la force de l'arrêter sur cette pente fatale, le courage de défendre le patrimoine de vos enfants?

— Non, car je l'aimais, lui, je l'aimais avec rage, je l'aimais encore plus qu'au temps où il n'avait pas fait de moi son esclave, sa chose. Chaque fois qu'il venait m'arracher un lambeau de cette fortune qui aurait dû lui être sacrée, je savais qu'il volait le bien de mes enfants, je maudissais ma faiblesse, mais je n'osais pas résister, et quand j'avais cédé, je me jurais à moi-même que ce serait la dernière fois; et il recommençait, et je cédaï encore. Vous voyez bien que je suis indigne de pardon.

— Non, dit M. Jean, qui avait les larmes aux yeux, non vous ne méritez point tant de malheur, car vos fautes viennent du cœur. Que ceux qui n'ont jamais aimé vous jettent la première pierre. Mais lui? il était donc né bien pervers.

— Lui! il était né bon; c'est l'orgueil qui l'a perdu.

— L'orgueil!

— Non, je me trompe, car l'orgueil préserve des abaissements honteux; c'est la vanité qui l'a poussé vers l'abîme où il m'a entraînée avec lui. Il était beau, aimable, charmant, mais il voulait paraître, il voulait briller à tout prix. Il m'avait recherchée parce que j'étais jolie, parce que j'étais riche, parce que ma conquête était un triomphe sur de nombreux rivaux; il m'a ruinée pour m'imposer un luxe que je détestais. Il a sacrifié notre bonheur à..... Mais que fait tout cela? dit la malheureuse mère; un jour il est parti, me laissant seule avec mes enfants, sans ressources, sans asile.....

— Et vous ne l'avez pas revu?

— Jamais. Il avait quitté la France à la suite d'un... d'un duel où il avait tué un homme, car il était d'une violence de caractère qui a contribué aussi à sa perte. Et maintenant que vous avez entendu ce triste récit, si vous prenez encore intérêt à moi, écoutez un aveu qui vous prouvera que j'ai mérité mon sort. Je vous ai dit à quel point j'avais été lâche avec lui. Eh bien, s'il revenait, s'il m'ordonnait de le suivre, s'il me demandait mon sang, le pain de mes enfants, je lui obéirais encore.

— Ainsi, vous l'aimez toujours?

— Oui, dit la femme d'un air farouche.

Il y eut un assez long silence.

Le bon curé, profondément ému, regardait cet étrange tableau, les enfants couchés sur l'herbe et achevant de dévorer leur pain, la mère, assise et relevant fièrement la tête comme pour défier la destinée. Autant qu'il pouvait en juger, elle avait de grands restes de beautés. Il voyait ses yeux briller dans l'ombre au milieu d'un visage pâle et amaigri par les privations, des yeux noirs et pleins de feu, des yeux qui parlaient. Elle paraissait assez proprement vêtue et portait en sautoir un objet de forme oblongue qui devait être une guitare.

— Monsieur, reprit-elle d'une voix plus calme, la vie errante que je mène est bien dure pour mes pauvres enfants, mais ne croyez pas que je leur aie appris à mendier ou que je mendie moi-même. Je chante dans les rues pour les nourrir.

M. Jean fit un mouvement qu'elle aperçut.

— Oui, je le sais, dit-elle avec amertume, c'est un métier abject; mais je n'avais point appris à travailler de mes mains; j'étais bonne musicienne et j'avais un peu de voix; c'était un moyen de gagner notre vie à tous trois, et je l'ai pris. L'hiver, il y a des jours bien durs; mais l'été, je vais dans les fêtes publiques des environs de Paris, et alors il est rare que la récolte de gras sous ne suffise pas à nos besoins. C'est par une fatalité extraordinaire qu'aujourd'hui je n'ai rien reçu; il faisait si chaud qu'il n'y avait personne dans les rues de Charly, et quand la fraîcheur est venue, j'étais épuisé de fatigue, car je marchais depuis ce matin, et je me suis arrêtée ici. J'avais essayé de chanter devant la grille de ce château qui est là-haut, au-dessus des arbres, mais les domestiques m'ont chassée. Ah! les riches n'aiment pas le spectacle de la misère.

Madame, dit le prêtre, au nom de ces chers petits, je vous demande de ne pas refuser ce que je vais vous offrir. Je connais à Paris des personnes respectables qui se chargeront de vous procurer un emploi honorable et convenablement rétribué, et de faire entrer vos enfants en apprentissage.

— En seraient-ils plus heureux? murmura la femme. La grande air et la liberté ne leur valent-ils pas mieux que la reclusion et le travail écrasant de l'atelier?

— Le travail est la loi de ce monde, et nul n'a le droit de s'y soustraire. Pensez à votre mari, qui n'aurait pas fait votre malheur s'il eût aimé et pratiqué le travail, et vous consentirez, j'en suis sûr, à suivre mon conseil.

M. Jean, cette fois avait touché juste.

— Je ferai ce que vous voudrez, monsieur, dit la pauvre mère en courbant la tête.

Le curé tout joyeux de rencontrer encore une bonne

action à faire, réfléchissait au moyen de procurer à la famille errante un asile pour la nuit, lorsque l'horloge du clocher de Charly se mit à tinter avec ce son lent et fêlé qui est particulier aux horloges de village.

— Neuf heures, murmura-t-il; il est plus tard que je ne pensais. Geneviève va s'impatienter.

En ce moment, un coup de fusil résonna dans le silence de la nuit. La femme se leva tout effrayée, les enfants se serrèrent contre elle et M. Jean ne pût s'empêcher de tressaillir. Il pensait toujours à l'avertissement anonyme que Jacqueline Ledoux avait reçu, et il se demandait si ce coup n'avait pas été tiré sur le garde Michel. Cependant il écouta avec attention et il n'entendit plus rien.

Un silence profond avait succédé à la détonation, dont le bruit s'en allait mourant après avoir été répété par les échos des grands bois qui bordaient au loin la rivière.

Le coup avait été tiré dans le taillis contigu au mur du parc de M. de Brannes, à cent pas tout au plus de M. Jean et de la pauvre famille, mais bien au-dessus de leurs têtes, car le terrain boisé s'élevait brusquement par une pente très rapide. De ce côté-là rien ne remuait.

— C'est le garde-chasse du comte qui aura tiré sur un hibou ou sur une belette pour préserver les faisans de son maître, murmura M. Jean, moins rassuré qu'il ne voulait le paraître, car les pressentiments de Jacqueline lui trottaient toujours par la tête.

— Ecoutez ! dit tout à coup la chanteuse.

Cette fois, le curé entendit très distinctement un craquement de branches froissées et de feuilles sèches criant sous les pas. On marchait sous bois avec précaution, et les pas qui se rapprochaient assez rapidement, semblaient se diriger du côté du parc, vers l'angle inférieur du taillis.

— C'est bien le garde, reprit tout bas M. Jean; un braconnier ne se risquerait pas à suivre le chemin du bord de l'eau. Au reste, nous allons le voir tout à l'heure, car, s'il ne change pas de direction, il va déboucher là-bas sur notre gauche.

Là il ajouta, en se parlant à lui-même :

— Je ne suis pas fâché de le rencontrer, pour lui donner l'avis que cette brave mère Ledoux aura négligé de lui porter.

Il parlait encore, quand éclata un second coup de feu, plus sec celui-là, moins sonore, et aussi moins rapproché que le premier. Il fut immédiatement suivi d'un cri déchirant, lamentable, un cri d'agonie.

— Ah ! mon Dieu ! dit M. Jean, ils l'ont tué.

— Qui donc ? demanda la pauvre femme glacée de terreur.

— Le garde Michel... l'avis n'était que trop exact. Ah ! la malheureuse, pourquoi a-t-elle voulu ramener l'enfant chez elle, au lieu de courir au château en descendant du train ? Et c'est ma faute aussi ! j'aurais dû...

Un cri plus faible que le premier s'éleva des profondeurs du bois.

On n'entendait plus marcher au bas du coteau.

— Il y a là-haut un homme qui se meurt, s'écria le bon prêtre ; je ne puis le laisser sans secours.

— J'y vais avec vous, monsieur dit la chanteuse.

— Non, non ! vous ne pouvez pas abandonner vos enfants et il faut leur épargner cet affreux spectacle. Restez-là avec eux ; je reviendrai, dès que j'aurai vu ce qui

est arrivé, et alors, s'il le faut, vous irez chercher de l'aide au village, pendant que je monterai au château.

Et, sans attendre une réponse, M. Jean, relevant sa soutane, se jeta dans le taillis avec l'ardeur d'un jeune homme et le courage d'un soldat.

La femme resta seule, sur la berge, pâle, tremblante, tenant un de ses enfants à chaque main. Les pauvres petits ne parlaient point. Ils se pressaient contre leur mère et la regardaient comme pour lui demander ce que tout cela voulait dire.

— Allons-nous en, mère, dit l'aîné des enfants.

— Tais-toi, murmura-t-elle en lui mettant la main sur la bouche ; tais-toi ! on vient.

En effet, les branches craquaient de nouveau, mais cette fois avec une violence qui annonçait l'approche d'un homme fuyant rapidement. La chanteuse pensa que c'était peut-être M. Jean, et elle s'avança jusque sur la lisière du bois. Cependant, elle n'osa point appeler.

Sans doute, celui qui marchait avait entendu remuer sur la route et tenait à ne rencontrer personne, car les pas se ralentirent, puis s'éloignèrent un peu. Le promeneur nocturne n'avancait qu'avec précaution.

La pauvre femme de plus en plus effrayée, se baissa pour faire signe à ses enfants de se taire, se tapit avec eux contre le revers du fossé et retint son souffle. Si c'était un assassin qui arrivait ainsi à pas de loup, elle ne voulait pas qu'il la vit. Elle se rassura cependant en faisant cette réflexion que cet homme, s'il avait commis un crime, et s'il cherchait à fuir par le chemin de halage, allait sans doute se mettre à courir en tournant le dos au village de Charly et au château de Chasseneuil. Il devait avoir hâte de gagner au pied et de se perdre dans la campagne.

Elle en était là de ses conjectures et de ses terreurs, quand un homme se dressa tout à coup, à vingt pas d'elle, au bord du bois et au coin du mur du parc. Elle se rasa aux pieds des arbres, entourant ses enfants de ses bras, et elle attendit.

L'homme s'arrêta avant de sauter sur la route et se mit à regarder autour de lui avec précaution. Il était trop loin et la lune n'éclairait pas assez pour qu'elle pût distinguer ses traits, mais elle vit parfaitement qu'il était grand et mince, vêtu d'une blouse et coiffé d'un chapeau de paille à larges bords. Il tenait un fusil d'une main et de l'autre un faisceau que probablement il venait de tuer. Après quelques secondes d'hésitation, il sortit tout à fait du bois, traversa rapidement le sentier et descendit la berge jusqu'au bord de l'eau. Là, elle le perdit de vue un instant, mais bientôt elle le vit reparaitre les mains libres, et, comme elle l'avait prévu, s'éloigner dans la direction opposée du village.

Il marchait à grands pas, mais il ne courait point. Evidemment, il venait de déposer son fusil et son gibier dans une cachette à lui connue, et, débarrassé de ces deux pièces de conviction, certain aussi de ne pas avoir été aperçu, il se croyait en parfaite sûreté, et il jugeait inutile de se presser.

Ce n'était pas précisément là l'allure d'un meurtrier, et la pauvre femme se rassura un peu en pensant que le prêtre s'était peut-être trompé, et que le cri, ce cri épouvantable qui vibrait encore à ses oreilles, avait été jeté par un garde en tournée, tout simplement pour donner

l'a à signaler au loin le braconnier. Cependant, elle était encore si troublée qu'elle n'osa pas bouger et qu'elle résolut d'attendre, blottie dans le fossé, le retour de M. Jean. Elle aurait assurément pris la fuite, si elle avait pu voir ce qui se passait dans le taillis redevenu silencieux.

En la quittant le digne prêtre avait remonté au hasard la pente abrupte du coteau boisé. Il lui était malaisé de se diriger dans l'obscurité, et il n'était plus guidé par les cris; aussi, avait-il beaucoup de peine à avancer à travers les halliers épais qui lui barraient le chemin. Les ronces lui déchiraient le visage et les mains, le sol couvert de mousse se déroba sous ses pieds, et il lui fallut une rare énergie pour continuer à grimper au milieu de ce labyrinthe épineux. Mais il était soutenu par cette pensée qu'il y avait là, tout près de lui peut-être, un malheureux qui allait mourir faute de soins, rendre son âme à Dieu, sans que la voix d'un prêtre murmurât à son oreille des paroles de pardon. Et il avançait toujours.

Il se loua bientôt d'avoir persévéré, car au bout d'un quart d'heure, il avait gagné assez de terrain pour entendre distinctement des gémissements. Il redoubla d'effort, et il atteignit enfin une espèce de clairière où les arbres moins serrés les uns contre les autres, laissaient pénétrer la clarté de la lune.

A cette lueur indécise, il aperçut un homme étendu au pied d'un hêtre, et il courut à lui. Les sinistres prédictions de Jacqueline s'étaient vérifiées. C'était bien Michel qui gisait sur l'herbe ensanglantée. M. Jean le reconnut à son habit et à sa plaque armoriée plutôt qu'à sa figure, qu'il n'avait guère eu l'occasion de rencontrer depuis son arrivée à Charly.

Le malheureux garde était tombé sur le dos, et le sang coulait d'une blessure ouverte au-dessus de la clavicule, à la base du cou. Il râlait, et ses forces diminuaient rapidement. Cependant, lorsque le bon curé, qui s'était jeté à genoux, le souleva dans ses bras, pour l'adosser à un tronc d'arbre, le moribond rouvrit les yeux et essaya de parler; mais le hoquet de l'agonie étouffa sa voix, et il ne put articuler un seul mot distinct. Il agitait convulsivement les bras, sa main gauche se levait avec effort et semblait montrer un point dans le taillis.

— L'assassin était là, murmura M. Jean, ou bien il a fui par là.

Michel eut encore la force de faire de la tête un signe affirmatif.

— Pensez à Dieu, mon fils, dit le prêtre, à Dieu qui vous pardonnera vos fautes comme vous pardonnez à vos ennemis.

Et il se mit à prononcer tout bas l'absolution, cette suprême consolation que l'Eglise apporte aux mourants à l'heure terrible ou l'éternité commence.

Le pauvre garde remercia le prêtre d'un regard attendri et parut un peu soulagé. Il respirait plus librement, les tressaillements convulsifs qui agitaient son corps avaient cessé, le sang ne coulait plus. M. Jean eut un instant d'espoir. Il banda la plaie avec son mouchoir et il fit respirer un flacon de sels au blessé, qui se ranima et essaya encore de parler.

— L'ass... l'assassin, murmura-t-il, c'est... c'est...

— Nommez-le ! dit le prêtre éperdu.

— C'est le... le br...

La syllabe ne fut pas achevée et la révélation du nom du meurtrier se perdit dans un sanglot, le dernier.

Michel se raidit dans les bras de M. Jean. Il était mort, emportant avec lui le secret du crime de Charly.

M. Jean coucha doucement sur la mousse ce corps inanimé et se mit à prier pour l'âme qui venait de s'envoler. Le mort avait les yeux ouverts et sa bouche crispée semblait se contracter encore pour prononcer le nom du meurtrier. Le bras gauche était resté étendu comme pour montrer le chemin par où le lâche avait fui. Mais tout était fini pour Michel. Le malheureux garde, tombé martyr du devoir, n'avait pas même eu, avant d'expirer, la consolation de désigner son assassin, et sa fin tragique allait vraisemblablement grossir la liste des crimes impunis du braconnage.

Le taillis où l'assassinat venait d'être commis n'était séparé du parc de M. de Brannes que par un mur et s'étendait presque jusqu'à la grille du château bâti au sommet du coteau. Cette grille s'ouvrait sur la grande route, à l'entrée de la principale rue de Charly, et il fallait que l'assassin fût bien hardi ou bien assuré de s'échapper, pour avoir osé attendre le garde à deux cents mètres du village.

M. Jean se leva et il s'orientait de son mieux pour courir au château, quand il aperçut à travers les arbres une lumière qui venait à lui. En même temps, il entendit des voix.

— Par ici ! cria-t-il de toutes ses forces.

Un instant après, déboucha dans la clairière un valet de pied porteur d'une lanterne, suivi de deux gardes-chasse armés. Avec eux, marchait un homme de haute taille et de grande mine. C'était le comte de Brannes.

— Ah ! monsieur, s'écria le digne prêtre, j'allais chercher vos gens... Un meurtre vient d'être commis... Ce pauvre Michel !... C'est affreux !

M. de Brannes fit quelques pas en avant, vit le cadavre et recula d'horreur.

— Je ne me trompais donc pas, dit-il d'une voix émue ; j'ai entendu tirer, et je ne sais pourquoi j'ai eu l'idée qu'on assassinait Michel. Ah ! les misérables ! ils lui en voulaient depuis longtemps et ils l'ont tué.

Le valet de pied et les deux camarades du mort entouraient le corps et échangeaient à voix basse des exclamations de pitié pour Michel et des malédictions contre ses meurtriers.

— Pardon, monsieur le curé, dit le comte en reprenant aussitôt son sang-froid et ses habitudes de haute politesse, excusez-moi de ne vous avoir point encore salué. Cet horrible événement m'a troublé à ce point, que je ne vous ai pas reconnu tout d'abord. Et puis je m'attendais si peu à vous rencontrer près de ce corps...

Il y avait évidemment dans ces derniers mots, une interrogation courtoisement enveloppée d'une expression d'étonnement, et M. Jean, qui comprit à merveille s'empressa d'y répondre.

— C'est le hasard qui m'y a amené, dit-il vivement, un malheureux hasard, puisque je n'ai pu arriver assez tôt pour empêcher le crime. J'étais arrêté sur la berge de la Marne, quand j'ai entendu un coup de fusil, puis un second, suivi d'un cri d'angoisse ; alors j'ai couru, aussi vite que j'ai pu, et j'ai trouvé ce pauvre garçon respirant encore ; mais je n'ai eu que le temps de lui donner l'absolu

tion et il a expiré entre mes bras.

— Et l'assassin avait disparu, n'est-ce pas ? dit amèrement M. de Brannes. Sans doute, il est déjà en sûreté, et il espère bien échapper aux poursuites ; cela se passe toujours ainsi dans ce malheureux pays ; mais, cette fois, j'ai des indices, presque des preuves, et nous verrons si la justice restera encore impuissante, dût-il m'en coûter une grosse somme pour faire venir des agents de police de Paris...

— Ce n'est pas la peine, monsieur le comte, dit un des gardes, je gagerais un trimestre de ma pension que c'est le Parisien qui a fait le coup.

— Ce drôle que Michel a surpris à l'affut le mois dernier ?

— Oui, monsieur le comte, et je gagerais encore qu'il n'est pas loin.

— Monsieur, dit le curé de Charly, pendant que j'étais sur la berge, au moment où le premier coup de fusil a été tiré, il m'a semblé entendre marcher sous bois, et les pas m'ont paru se diriger vers le chemin de halage, du côté du mur de votre parc.

Vous avez raison, monsieur le curé, il a dû se sauver par le sentier qui suit la rivière, et je vais...

— Au surplus, interrompit M. Jean, nous pouvons nous en assurer. Avant d'entrer dans le bois, je causais au milieu du chemin avec une femme que je venais de rencontrer. Elle doit y être encore, car je lui avais recommandé de m'attendre. Elle nous dira si elle a vu un homme sortir du bois, et par où il est passé.

— Alors, ne perdons pas une minute, dit le comte d'un ton décidé. Vous, François, ajouta-t-il en s'adressant au valet de pied, ne bougez pas d'ici, et veillez à ce que personne ne touche au corps. Vous, Bernard, courez prévenir la gendarmerie. Nous organiserons un battue pour retrouver ce misérable.

— J'y vais, monsieur, répondit le plus jeune des deux gardes.

— Toi, la Bretèche, dit M. de Brannes au plus âgé, tu vas venir avec M. le curé et moi à la recherche de cette femme. On descendit le coteau, et, en arrivant sur le chemin, M. Jean eut la satisfaction de retrouver la chanteuse. Elle tenait ses enfants par la main et elle avait fait déjà quelques pas pour s'en aller, mais elle s'arrêta en voyant les trois hommes sortir du bois.

— L'avez-vous vu ? lui cria M. de Brannes, pendant que l'avisé La Bretèche se plaçait de façon à empêcher de fuir ce témoin en jupons.

— Que me voulez-vous ? demanda la femme effrayée.

— Madame, dit le curé, le dernier coup de fusil que nous avons entendu a tué un garde-chasse de M. le comte que voici.

— Ah ! mon Dieu ! murmura la chanteuse, ce cri, c'était donc...

— C'était le cri d'agonie d'un malheureux lâchement assassiné ; tout fait supposer que l'assassin s'est dirigé de ce côté ; l'avez-vous vu ?

— J'ai vu un homme qui s'est levé tout à coup dans le taillis, là-bas, à l'angle de ce mur, il a traversé le sentier et il est descendu au bord de la rivière ; je crois que c'était pour y cacher un fusil et une pièce de gibier qu'il portait.

Qu'à fait l'homme ensuite ? interrogea le comte.

— Il est remonté sur le chemin de halage et il s'est dirigé en effet, vers Joinville, mais il ne courait pas ; il marchait, au contraire, assez tranquillement.

— Alors, il ne peut pas être bien loin d'ici ?

— Je ne crois pas.

— Comment était-il ? demanda La Bretèche sans se soucier de l'inconvenance qu'il commettait en coupant la parole à son maître.

— Il m'a paru grand et mince ; il avait une blouse et un grand chapeau de paille.

— C'est lui ! c'est le Parisien ! s'écria le vieux garde.

— Que ce soit le Parisien ou tout autre, s'écria M. de Brannes, il faut que nous le retrouvions. Il a suivi le bord de l'eau, dites-vous ?

— Oui, monsieur, répondit la chanteuse.

— Essayons toujours de le joindre. Peut-être serait-il bon de surveiller aussi cette femme, souffla M. de Brannes à l'oreille du curé.

Il n'avait pas parlé assez bas, car la chanteuse entendit le propos.

— C'est inutile, monsieur, dit-elle avec amertume ; je suis bien pauvre, mais je ne prends pas le parti de ce misérable, et pour vous le prouver, je vais vous suivre.

— Bon ! elle va nous retarder, grommela le garde.

— Oui, mais elle peut nous être utile pour le reconnaître, dit le comte à demi-voix.

On se mit en route. La Bretèche, le fusil armé et prêt à faire feu, éclairait le chemin.

Ce chemin, c'était le sentier parcouru une heure auparavant par M. Jean, et on arriva, sans rencontrer âme qui vive, au carrefour où s'embranchait la voie qui menait au chemin de fer. Là on s'arrêta. Il s'agissait de prendre un parti.

— J'y pense, dit M. de Brannes, si le drôle a caché son fusil là-bas devant le mur du parc, c'est qu'il a l'intention de revenir l'y chercher, et il n'est pas probable qu'il se soit beaucoup éloigné.

— C'est juste, appuya M. Jean, et peut-être serait-il plus prudent de revenir sur nos pas et de surveiller l'endroit.

— Sauf le respect que je vous dois, monsieur le curé, ce moyen-là ne sera pas mauvais plus tard, fit observer le garde ; mais, pour le moment, m'est avis qu'il ne faut pas lâcher la piste. J'entends chanter là-bas devant nous, et je vois de la lumière. Ça doit être des marins d'eau douce qui font leurs farces. Je vais toujours leur demander s'ils ont vu passer un homme en blouse.

— Allons-y tous, dit le comte ; je tiens à les interroger moi-même.

On fit encore une centaine de pas et, à un détour du sentier, on aperçut un tableau des plus bizarres.

Sur le tapis gazonné de la berge était dressée une tente en coutil rayé, dont les pans, artistement relevés, laissaient voir les apprêts d'un festin brillamment éclairé par quatre bougies et une demi-douzaine de lanternes vénitiennes. Le couvert était mis sur un tapis de Smyrne, et les cristaux n'y manquaient point, non plus que les bouteilles au goulot argenté. Accroupis à la turque ou couchés comme des Romains de la décadence, quatre convives des deux sexes s'apprétaient à faire honneur à ce souper champêtre, pendant qu'un cinquième s'occupait fort activement à extraire des profondeurs d'un immense panier tout en assortiment de victuailles et de fioles variées.

M. Jean, peu familiarisé avec les mœurs des navigateurs de la marne, restait ébahi et même un peu intimidé en face de ce bivouac de Peaux-Rouges très-civilisés, et le comte de Brannes, qui n'était point ce jour-là d'humeur joyeuse, ne se souciait guère de questionner des extravagants. Mais la Bretèche, accoutumé aux allures des canotiers, ne s'étonnait pas pour si peu, et il alla droit à un grand gaillard coiffé en cacique péruvien pour lui demander des nouvelles du braconnier.

— Monsieur Julien ! s'écria le vieux garde en se trouvant face à face avec ce Mohican de contrebande.

— Tiens ! c'est toi, La Bretèche, dit le jeune sauvage en éclatant de rire ; parbleu ! la rancontre est drôle. Comment va mon oncle ?

— Votre oncle est ici, monsieur, répondit le comte de Brannes, qui se montra tout à coup. Je vois que vous menez joyeuse vie, et que vous passez plus gaiement votre temps ici que chez moi.

— Mon oncle, je vous assure que... si j'avais su... je ne m'attendais pas, balbutia l'infortuné neveu, en faisant tous ses efforts pour se composer un maintien.

— Laissons cela, Julien, dit le comte en baissant la voix. Il s'agit d'un affreux événement ; on vient de tuer d'un coup de fusil mon garde Michel.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria le jeune homme. Mais c'est épouvantable ! où ? comment ? qui ?

— A cinq cents pas d'ici, dans le petit bois de la Bélière, j'ai de fortes raisons de croire que l'assassin est un braconnier bien connu dans le pays. Nous sommes à sa poursuite, nous pensons qu'il a dû fuir par le chemin de halage, et quand j'ai aperçu votre illumination, je vous ai envoyé La Bretèche pour vous demander si vous n'aviez pas vu passer un homme en blouse.

— Grand, maigre, une blouse bleue et un chapeau de paille à larges bords ?

— C'est bien son signalement. Tu l'as donc vu ? Y a-t-il longtemps ? De quel côté allait-il ?

Julien prit son oncle par le bras et lui dit tout bas en montrant la rivière.

— Il est là.

— Comment ?

— Oui. Tout à l'heure, un homme, exactement vêtu comme vous le dites, est venu nous offrir de nous vendre un faisan....

— Qu'il a tué dans mon bois avant d'assassiner mon garde, le misérable !

— J'ai eu l'idée que ce faisan avait dû être volé, et j'ai refusé. Alors, l'homme nous a proposé de nous pêcher des écrevisses dans la Marne et nous avons accepté. Il est là, dans notre canot, occupé à lever ses engins.

— Alors, nous le tenons, dit entre ses dents La Bretèche.

— Voilà qui me réconcilie presque avec le canotage, reprit le comte Julien, je vous pardonne, mais il ne faut pas que le drôle nous échappe, vous allez l'appeler ; La Bretèche lui mettra la main au collet, et, au besoin, je l'espère, vos jolis amis qui boivent là-dedans nous prêteront main-forte.

— Oh ! certainement, mon oncle, et puis, moi aussi, j'ai les poignets solides, et, à moi tout seul, je me chargeais d'en venir à bout, mais...

Mais quoi ? allez-vous pas plaider sa cause ?

— Non, mon oncle. Seulement, j'avoue que l'imprudence de cet homme m'étonne au dernier point. Pêcher tranquillement des écrevisses à quelques pas de l'endroit où on vient de commettre un meurtre, c'est improbable, convenez-en.

— Ou bien audacieux. Laissons ces beaux raisonnements à l'avocat qui le défendra aux assises, et, en attendant...

— Le voici, murmura Julien.

En, effet, l'homme remontait tranquillement la berge, un filet à la main, et, grâce à la lune qui l'éclairait en plein, on distinguait parfaitement sa taille et son costume.

— C'est bien lui, c'est l'assassin, dit la chanteuse d'une voix étonnée.

— Par ici, l'ami, appela le neveu de M. de Brannes, voilà des amateurs de plus pour vos écrevisses.

— J'arrive, monsieur, et la pêche est bonne, répondit l'homme. J'en ai trois douzaines qu'on paierait trois francs la pièce au café Anglais.

En même temps, il ôta son chapeau pour saluer ses nouvelles pratiques.

— Robert ! s'écria la pauvre femme en reculant de surprise et d'effroi.

A ce cri d'horreur, à ce nom qu'il ne s'attendait guère à entendre prononcer là, l'homme bondit en avant, et, avant que le garde eût le temps de l'en empêcher, il saisit la chanteuse par le bras et l'attira à lui pour la regarder de plus près.

— Eugénie ! dit-il en la repoussant avec un mouvement de colère.

Et, presque aussitôt, jetant loin de lui son filet, il s'élança et voulut fuir. Mais La Bretèche, qui avait prévu le coup, lui mit la main au collet et l'arrêta sur place.

Cependant le vieux garde n'était pas de force à contenir, à lui seul, un gaillard jeune et robuste comme l'était le braconnier, qui se débattait de toutes ses forces et qui aurait probablement réussi à s'échapper, sans l'intervention très-opportune de Julien, qui prit à bras-le-corps le récalcitrant.

L'homme sentit qu'il ne serait pas le plus fort, et, il cessa toute résistance en disant :

— Ce n'est pas la peine de m'étrangler pour m'empêcher de courir. Lâchez-moi ! sacrebleu ! je ne me sauverai pas.

On le lâcha, mais on le serra de près, La Bretèche le flanquant d'un côté et Julien de l'autre.

— Robert, c'est donc toi ! répéta la chanteuse éperdue.

— Eh ! bien, oui, c'est moi ! dit brusquement le braconnier ; je ne m'attendais pas que nous nous rencontrerions ici, ni toi non plus à ce qu'il paraît.

— Ah ! s'écria la malheureuse mère, il n'y avait qu'un crime commis par toi qui pouvait nous mettre face à face.

— Je n'ai rien commis du tout, grommela Robert en haussant les épaules, et je voudrais bien savoir enfin ce qu'on me veut. Oui, au fait, que me veut-on ? demanda une seconde fois le braconnier.

— C'est à moi et non à vous d'interroger, dit froidement M. de Brannes. Que faisiez-vous tout à l'heure dans le bois de la Bélière, à côté de mon parc ?

— Ah ! ah ! dit Robert avec un aplomb insolent, il pa-

rait que j'ai l'honneur de parler au seigneur et maître du château de Chasseneuil.

— Qu'est-à-dire, drôle ?

— Oh ! pas d'injures, s'il vous plaît. Vous voulez dire que je me permets de temps en temps de tracasser votre gibier ? Eh bien ! c'est possible. J'ai sur ce point-là des opinions particulières. D'ailleurs, je n'aurais pas beau jeu pour nier, puisqu'un de vos gardes m'a déjà pincé.

— Il l'avoue, le brigand, et c'est bien pour ça qu'il s'est revengé, s'écria La Bretèche.

— Je n'avoue rien du tout, vieux troupier gris-pomme-lé, si ce n'est que j'ai chassé sur les terres de M. le comte, et que j'ai oublié de lui en demander la permission, que, du reste, il m'aurait refusée.

— Fort bien, dit M. de Brannes ; vous convenez aussi, je suppose, que vous venez d'y tuer un faisán.

Robert, cette fois, ne répondit point.

— Vous venez de nous proposer de l'acheter, dit M. Julien. Tous ces messieurs du canot l'attesteraient au besoin.

A des témoignages si respectables, je n'ai rien à opposer. C'est vrai, j'ai tué un faisán. Après ?

— Et vous l'avez caché, ainsi que votre fusil, sur la berge tout au bord de l'eau. Ne niez pas. Voilà une femme qui, vous a vu.

— Elle ! s'écria Robert en regardant la chanteuse avec des yeux étincelants de colère ; ah ! c'est elle qui m'a dénoncé ! C'est bon à savoir.

— Vous vous trompez dit M. Jean. Le hasard a tout fait, et, au surplus, votre femme ne vous avait pas reconnu, vous le savez bien.

— Sa femme ! répéta M. de Brannes étonné.

— Oui, monsieur le comte, lui souffla tout bas le curé ; au moment où les coups de fusil ont été tirés, je causais sur la berge avec cette pauvre créature, et elle me racontait ses malheurs. La disparition de son mari qui l'avait abandonnée en la laissant sans ressources. Elle vient de le retrouver, et dans quelles circonstances, bon Dieu !

— En effet, ils se sont reconnus, murmura le comte ; je plains cette malheureuse, mais il sera bon, je crois, de ne pas la perdre de vue. Dans une affaire aussi grave, il faut se défier de tout le monde ; d'ailleurs son témoignage sera fort important.

— Je crois qu'elle n'a pas envie de fuir, répondit à demi-voix M. Jean ; elle le suivrait plutôt en prison, si elle le pouvait, car elle l'aime encore.

Le sens de cet a-parté fut deviné par le braconnier qui se mit à dire en ricanant :

— Oui, messieurs, c'est bien ma femme qui s'est trouvée là tout juste à point pour me faire arrêter. La rencontre est providentielle, n'est-ce pas ? Mais, si je ne m'abuse, monsieur le comte, vous n'avez pas quitté votre château pour venir me parler de mes affaires de ménage, et je vous serai très-obligé d'en finir.

— En vérité, c'est trop fort, dit M. de Brannes confondu moins encore de l'impudence de cet homme que des formes choisies de son langage.

— En quoi, trop fort ? reprit le braconnier. Je suis pris en flagrant délit de chasse ou à peu près, et je sais ce qui me revient : l'amende, dont je me moque et pour cause, et la prison qui sera peut-être longue, vu mon état de récidive. Votre garde n'a qu'à dresser procès-verbal, et je

ne vous empêche pas d'aller chercher les gendarmes, mais il est bien inutile de déranger plus longtemps une honnête société qui s'amuse, ajouta-t-il en montrant les canotiers. Demandez plutôt à monsieur votre neveu.

Un gémissement de la chanteuse ambulante répondit à cette impertinente tirade. La malheureuse Eugénie se sentait défaillir, et, si on avait pu lire dans son cœur, peut-être y aurait-on lu qu'elle souffrait moins encore de la terrible situation de son mari que de la dédaigneuse indifférence avec laquelle il la regardait, elle qui l'adorait toujours. L'amour est bien la plus déraisonnable de toutes les passions.

Le bon curé eut pitié d'elle et l'entraîna doucement à quelques pas du groupe.

— Il ne s'agit pas seulement d'un délit de chasse, dit M. de Brannes en regardant le braconnier entre les deux yeux.

— Bah ! et de quoi donc ? Serait-ce par hasard des griefs de ma femme contre moi.

— Ce persiflage n'est pas de saison et vous gênez votre affaire, dit M. Julien à l'oreille de l'accusé.

Le comte, irrité de tant d'audace, fut au moment de jeter à la face du coupable le nom d'assassin, mais il réfléchit qu'il valait mieux le laisser s'enfermer avant de lui reprocher son crime, et il reprit froidement :

— Vous connaissiez bien Michel, n'est-il pas vrai ?

— Qui ça, Michel ? répondit l'homme sans broncher.

— Mon garde.

— Ce n'est pas là une indication suffisante, attendu que vous en avez trois ou quatre. Cependant, je suppose que vous voulez parler de celui qui est Alsacien, et qui a servi dans les zouaves ?

— Précisément. Vous ne contestez pas que vous ayez eu affaire à lui ?

— En aucune façon. J'ai de bonnes raisons pour me souvenir de lui et même pour ne pas le porter dans mon cœur. Il m'a pris une fois tendant des collets dans votre forêt d'Apilly, et il m'a fait condamner à trois semaines. Mais je lui revaudrai ça un jour ou l'autre.

Ce fut dit si couramment et d'un ton si naturel, que M. de Brannes en demeura stupéfait.

— Ainsi, vous confessez que vous en vouliez à Michel ? demanda-t-il après un court silence.

— Je le confesse, dit tranquillement le braconnier, tout comme je confesse que j'ai mis à mort un de messieurs vos faisans.

— Alors, vous allez me suivre sur le champ.

— Tiens ! Il paraît que vous faites votre police vous-même. Singulière habitude chez un gentilhomme ! Où voulez-vous me mener ?

— A l'endroit où vous avez caché votre fusil d'abord, et ensuite...

— Bon ! épargnez-vous le reste, monsieur le comte. Je vais m'exécuter de bonne grâce, quand ce ne serait que pour faire plaisir à ma femme, qui vous a si bien renseigné, répondit Robert en regardant de travers la chanteuse.

— La Bretèche, veille sur cet homme pendant le trajet commanda M. de Brannes.

— Julien, vous ne nous quitterez pas, je pense, afin de nous donner un coup de main, au cas où cet homme tenterait de résister.

— Résister ! moi ! pourquoi faire ? Je viens de vous

dire que je marcherais et je n'ai qu'une parole, dit le braconnier d'un air dégagé. Seulement, ces messieurs du canot devraient bien me payer mes écrevisses, j'ai bien le droit à une pièce de cent sous. Ce ne sera pas de trop pour m'acheter du tabac en prison.

— Oui, on t'en donnera du tabac, mauvais gueux, dit entre ses dents La Bretèche.

Le comte, d'un coup d'œil sévère, imposa silence à son garde.

— Quand il vous plaira, messieurs, dit tranquillement le braconnier; puisque personne ne m'achète mes écrevisses, j'en ferai cadeau au brigadier de gendarmerie. Il est probablement dans ma destinée de cultiver sa connaissance, et les petits présents entretiennent l'amitié.

Et le drôle, ayant ramassé et jeté sur son épaule le filet qui contenait sa pêche, se mit en marche le nez au vent et les mains dans ses poches.

La Bretèche ne le quitta pas d'une semelle, et il fut bientôt rejoint par le neveu Julien, qui n'avait pris que le temps de prier ses amis du canot de ne pas bouger jusqu'à son retour. Le curé et M. de Brannes suivaient avec les deux enfants et leur mère désespérée.

Le comte se possédait à peine, car il était fort attaché à l'infortuné Michel. La Bretèche se tenait à quatre pour ne pas bruler la cervelle au meurtrier. La chanteuse souhaitait tout bas de mourir; les enfants pleuraient.

Le braconnier Robert, le Parisien, comme l'appelaient les gens de Charly, était le moins troublé. Il s'en allait d'un pas allègre, sifflant l'air des *Deux gendarmes*. Il ne disait mot, pourtant, et jusqu'à ce qu'on eût dépassé le mur du parc de M. Brannes, le trajet fut silencieux. Là, le vieux garde, qui serrait de près son prisonnier, l'empoigna assez brutalement par le coude, en disant :

— Halte! nous voilà au coin du bois. Le fusil doit être caché pas bien loin d'ici.

Et, se tournant vers la chanteuse, il lui jeta cet ordre :

— Allons! vous, montrez-nous l'endroit, puisque vous étiez là quand il a fait le coup.

— Je n'ai rien vu, et je ne vous montrerai rien, dit brusquement la pauvre femme.

La Bretèche allait s'écrier, mais le comte comprit qu'il serait par trop cruel de forcer la malheureuse à aider ceux qui procédaient contre son mari.

— C'est inutile; la cachette ne doit pas être difficile à trouver; nous la chercherons, dit-il en faisant signe à M. Jean, qui le remercia d'un coup d'œil.

— Ne cherchez pas, dit tranquillement le braconnier; c'est dans le creux de ce saule que vous voyez là-bas. Vous voyez que je ne m'amuse pas à vous taquiner, mais vous n'êtes pas obligés de m'en savoir gré, car si je vous aide à abrégé les opérations, c'est que je voudrais être délivré le plutôt possible de la vue de ma femme, et, comme je l'espère bien, elle ne me suivra pas en prison...

— Taisez-vous. C'est indigne ce que vous faites là, dit Julien, d'un ton qui parut impressionner un peu Robert, car, au lieu d'insister, il se contenta de hausser les épaules.

— Monsieur le comte, voilà les gendarmes, s'écria La Bretèche.

— Ah! monsieur le comte, quelle affaire! dit le brigadier en soulevant son chapeau. Mais, cette fois, nous pinçerons celui qui a fait le coup ou j'y perdrai mes galons.

— Pas la peine, brigadier, nous le tenons, interrompit La Bretèche. C'est le particulier que voilà.

— Pas possible! mais, si... c'est lui! c'est le Parisien! Ah! je le reconnais bien, le gardien! il y a assez longtemps que j'ai son signalement dans la tête.

— Moi aussi, je vous reconnais, brigadier, dit railleusement le mari de la chanteuse; la dernière fois que nous nous sommes rencontrés, vous m'avez même fait l'honneur de me conduire en prison. Ces choses-là ne s'oublient pas, je vous assure.

— C'est bon! c'est bon! nous verrons si vous blaguez encore tout à l'heure. Allons! vous autres, mettez-lui les menottes.

— Les gendarmes s'empressèrent d'obéir, et, comme le braconnier ne fit aucune résistance, l'opération fut bientôt terminée.

— Tiens! dit-il en ricanant de plus belle, l'autre fois vous ne me les avez pas mises. Est-ce que le règlement est changé?

— L'autre fois, il s'agissait de lapins, et cette fois-ci il retourne de l'article 302 du Code pénal, mon garçon, répondit presque gaiement le brigadier.

— Pardon, brigadier, reprit Robert, pourrait-on, sans être trop curieux, savoir ce qu'il chante, ce fameux article 302?

— Il parle tout uniment de la peine de mort; et il y en a d'autres dans le même Code où il est question de meurtre avec préméditation et guet-apens.

— Bon! j'y suis. J'avais prémédité de tuer le faisán, et je l'ai guetté sous l'arbre où il s'était branché.

— Assez de farces comme ça, dit sévèrement le brigadier; votre affaire est déjà assez mauvaise, et, quand on vient d'assassiner un homme, il n'est pas temps de faire le malin.

— Moi, j'ai assassiné un homme? dit Robert en reprenant tout à coup son sérieux.

Il n'y a pas une heure que là, dans le bois de la Bélière vous avez tué Michel, le garde de M. le comte de Brannes, ici présent.

— Michel, l'ancien troupière qui m'a fait un procès-verbal?

— Oui, Michel, à qui vous en vouliez depuis ce jour-là, et vos airs étonnés ne vous serviront à rien. Avec moi, ça ne prend pas ces couleurs là.

Le comte n'en revenait pas de l'excès d'audace de cet homme, qui persistait à jouer l'innocence quand l'évidence des faits l'accablait. Son neveu Julien fut frappé du changement qui s'opéra soudainement sur la physionomie du braconnier. Ses traits se contractèrent et il ferma les yeux à demi comme s'il eût voulu se recueillir. Était-ce un effet de la surprise et de l'indignation que lui causait une accusation injuste, ou bien plutôt un signe de l'émotion qu'il éprouvait en se voyant tout à coup démasqué, quelque chose comme l'impression d'un soldat qui s'aperçoit en pleine bataille que la retraite lui est coupée? Toujours est-il que Robert se remit très vite de cette secousse.

— Je lui en voulais, c'est possible, dit-il en relevant la tête, mais ce n'est pas moi qui l'ai tué, car il y a plus d'un mois que je ne l'ai rencontré, et je ne savais même pas que...

— Vous conterez tout ça au juge d'instruction, inter-

— Quelle heure était-il quand vous êtes entré sous bois ?

— Il y a longtemps que ma dernière montre est au *clou*. Tout ce que je sais, c'est qu'il faisait nuit close, depuis vingt minutes au moins.

— Bon ! Et vous avez trouvé votre affaire tout de suite ?

— Je connaissais la bonne place et j'y ai été tout droit.

— Et où est-elle la bonne place ?

— Là-haut, un peu sur la droite. il y a deux ou trois baliveaux avec des basses branches qui ont l'air d'avoir poussé tout exprès pour servir de perchoir aux faisans.

— Alors, vous en avez fait un massacre, hein ! mon gaillard !

— Ma foi ! non ; j'ai tué celui que votre gendarme tient par les pattes ; c'est un beau jeune coq que j'aurais vendu quatre francs comme un *cou*. Ça me suffisait. J'ai filé au pas accéléré, et parbleu ! je n'ai plus besoin de vous apprendre le reste ; puisqu'on m'a mis la main dessus une demi-heure après.

Tout cela fut dit posément, nettement, sans hésitation et ce bref récit impressionna favorablement M. Jean, M. Julien et même le comte de Brannes.

Vous n'en avez attrapé qu'un ? dit distraitemment le brigadier.

— Naturellement, puisque je n'en ai tiré qu'un.

— Comment donc se fait-il alors que votre fusil ait fait feu de ses deux coups ?

La question fut lancée à brûle-pourpoint et d'une voix claire et incisive.

— Voyez plutôt, messieurs, ajouta-t-il en montrant deux doigts qu'il venait d'introduire dans les deux canons et qu'il en avait retiré noirs de poudre.

Le braconnier, visiblement troublé, prit un temps pour répondre. Il se remit cependant assez vite et il dit :

— J'ai lâché les deux coups en même temps. Ça, je n'y manque jamais quand je vais à l'affût la nuit. Pour toucher au jugé un faisán *branché*, il n'y a pas trop de plomb dans les deux canons.

— Voilà M. le curé qui était sur la lisière du bois, et qui a tout entendu, dit M. de Brannes.

— J'ai entendu deux coups bien distincts, murmura M. Jean.

— Deux coups ? pas trois ? demanda le brigadier.

— Deux seulement, et assez espacés. Entre le premier et le second il s'est certainement écoulé une minute ou une minute et demie.

— Et ils sont partis tous deux du même côté ?

— A peu près. Le dernier cependant un peu plus loin de moi.

— Mais toujours vers le haut du coteau et un peu sur la droite ?

— Oui, c'est bien cela, dit comme à regret le bon curé qui ne comprenait que trop les conséquences de sa déclaration.

— Ce n'est pas tout à fait exact, s'écria le braconnier. J'ai tué mon faisán à mi-côte à peu près et je me sauvais dans la direction de la muraille du parc, quand on a tiré, mais bien plus près de la grande route de Charly. Vous comprenez que je ne suis pas revenu voir ce que c'était.

— Bon ! mais ça ferait toujours trois coups, et M. le curé n'en a entendu que deux.

rompit le brigadier.

— Croyez-vous donc que, si j'avais fait le coup, je me serais amusé à flâner au bord de la Marne, au lieu de filer sur Paris ?

— Ça, c'est un plaidoyer tout fait pour votre avocat ; mais, mon garçon, nous ne sommes pas ici aux assises, et, puisque je vous tiens, je n'ai plus qu'à commencer mon enquête.

— Avant tout, dit M. de Brannes, je dois vous apprendre que nous l'avons trouvé occupé à pêcher des écrevisses qu'il voulait vendre à mon neveu que voici.

Le brigadier regarda Julien avec un certain ébahissement. Le burnous et le diadème de plumes dérangeaient toutes ses idées sur les usages du grand monde auquel appartenait sans aucun doute le neveu de M. le comte.

— A mon neveu et à ses amis qui étaient venus ici en canot, reprit le châtelain de Chasseneuil.

— Bon ! je comprends maintenant, dit le brigadier d'un air fin.

— J'ajoute que cet homme n'a fait nulle difficulté d'avouer qu'il venait de tuer un faisán, et qu'il avait caché son gibier et son fusil dans le creux de ce saule.

— Le fusil ! oh ! ça c'est parfait. Piédouche, dit le brigadier à un des gendarmes, allez donc fouiller la cachette et rapportez-moi tout ce que vous y trouverez.

Le bruit d'un sanglot fit qu'il tourna la tête et vit la chanteuse.

— Qu'est-ce que c'est que cette particulière ? demanda-t-il en fronçant le sourcil.

— C'est la femme de ce malheureux, répondit à demi-voix M. Jean.

— Tiens ! monsieur le curé, je ne vous avais pas vu non plus. Ah ! c'est sa femme. Le diable me brûle si j'aurais jamais cru qu'un pareil chenapan était marié.

A la grande satisfaction de M. Jean, le gendarme reparut sur la berge, portant triomphalement à bout de bras le faisán et l'arme qui l'avait tué. Le braconnier ne bougea point, et M. Julien, qui l'observait, ne surprit sur son visage aucune marque d'émotion.

— Passez moi l'objet, dit le brigadier, ça me connaît.

Et il s'empara de l'arme, qui était un mauvais fusil double, à baguette, dont les canons, autrefois très longs, avaient été sciés, sans doute, pour que le braconnier pût, au besoin, le cacher sous sa blouse.

L'intelligent sous-officier examina rapidement et, en apparence, assez négligemment cette escopette de pacotille.

— Maintenant, mon garçon, reprit-il d'un air bonasse, contez-moi donc par le menu ce que vous avez fait dans le bois de la Bélière.

— C'est bien simple, dit le prisonnier. Je m'étais déjà laissé pincer dans les coupes d'Apilly, et je savais que de ce côté-là les gardes faisaient continuellement des rondes. Pas si sot que d'y aller ; mais j'avais remarqué que les faisans du parc de Chasseneuil venaient tous les soirs au *gagnage* sur le bord du bois de la Bélière. Je me suis dit : si près du château, on ne se défierait pas. J'avais justement mon fusil caché là tout près. Je m'en suis donc venu en flânant le long de la Marne ; j'ai même posé des paniers pour attraper des écrevisses, là-bas, où ces messieurs du

ont descendus.

— Parce qu'il a pris les deux de mon fusil pour un seul. Demandez à n'importe quel chasseur si le plus malin ne s'y trompe pas.

— Je dois à la vérité de déclarer, dit M. Jean, que le premier coup a fait beaucoup plus de bruit que le second.

— Parce qu'il a été tiré plus près de vous, riposta le brigadier.

— J'ajoute, reprit le curé, que pendant le peu de temps qui s'est écoulé entre les deux détonations, il m'a semblé que quelqu'un marchait sous bois et que les pas m'ont paru se diriger vers le mur du parc.

— C'était moi. Vous voyez bien, s'écria Robert.

— Je ne vois pas si bien que ça, mon garçon, répondit l'avisé sous-officier, et je m'en vais vous expliquer, moi, comment les choses se sont passées. Vous veniez de tuer votre faisán, et vous étiez en train de le ramasser, quand Michel, qui vous guettait, est arrivé et vous a surpris. Alors vous lui avez envoyé votre second coup à bout portant.

— Ce n'est pas vrai. Je n'ai tué personne et je n'ai vu personne.

— Connu, mon garçon, C'est toujours le même système et, des fois, les jurés s'y laissent prendre. A preuve, le gredin qui a assassiné l'hiver passé un garde des bois de Ferrières et qui a eu les circonstances atténuantes ; mais cette fois-ci, j'espère bien que...

— Monsieur, je vous en prie, murmura le digne prêtre en lui montrant à quelques pas la pauvre femme qui subissait en ce moment le plus affreux des supplices.

— J'aurai des égards, dit tout bas le sous-officier, et, si c'est l'épouse de ce mauvais gueux, je crois que je peux la dispenser d'assister à la confrontation.

— Comment ! la confrontation ?

— Oui, le corps de Michel est toujours là-haut, gardé par deux de mes hommes, et il faut absolument que le brigand qui l'a tué soit présent à l'enquête que je vais faire sur place ; mais les femmes sont de trop dans ces opérations-là...

— Il me semble inutile aussi de l'emmener avec nous, dit M. de Brannes ; cependant, comme son témoignage sera très-important...

— Son témoignage ? répéta le brigadier qui ignorait le rôle que la chanteuse ambulante avait joué dans l'arrestation du braconnier.

Mais oui, reprit le comte. Elle était seule avec ses enfants sur le chemin ; elle a vu l'homme sortir du bois, et c'est elle qui nous a indiqué le chemin qu'il avait pris.

— Diable ! c'est différent. Si je la lâchais, je ne pourrais peut-être plus la retrouver.

— Mais il y a un moyen de tout concilier. Je vais la faire conduire au château, jusqu'à ce que le juge d'instruction chargé de cette affaire, ait pris une décision en ce qui la concerne.

— Oh ! comme ça, c'est très-bien, s'écria le brigadier.

Ce colloque rapide se tenait à l'écart, et M. Julien seul avait pu l'entendre. Il s'approcha du curé et lui dit ;

— Je ne puis pas m'empêcher de m'intéresser à cette pauvre créature, et même, vous l'avouerez, à son misérable mari. Cet homme est probablement coupable, et pourtant il y a dans son langage et dans son attitude quelque chose d'inexplicable. Je serais tenté de m'attacher à lui comme à un problème.

— Hélas ! je crains bien que la solution ne soit fatale, murmura M. Jean. J'ai assisté à la mort de la victime, et...

— Messieurs, dit le brigadier de sa voix officielle, je vous invite à me suivre pour la continuation de l'enquête. Quant à vous, ajouta-t-il en s'adressant à la chanteuse, vous serez appelée demain à déposer. Ce garde va vous conduire au château.

— Je ne veux pas quitter mon mari, cria vivement la chanteuse.

— Il le faut, pourtant. Soyez tranquille vous le reverrez bientôt.

— La Bretèche ! appela M. de Brannes, tu vas accompagner cette dame ; et, tu diras à mon intendant de la loger avec ses enfants dans la chambre qui est au-dessus des communs.

— Acceptez, dit doucement M. Jean à la pauvre femme qui pleurait en regardant Robert ; acceptez, quand ce ne serait que pour vos enfants.

— L'abandonner ! quand j'ai déjà à me reprocher d'avoir causé sa perte !

— Rien n'est encore désespéré.

— Et moi, dit Julien, je vous jure de l'aider de toutes mes forces à établir son innocence.

La chanteuse le remercia d'un regard où elle avait mis toute son âme, et prenant ses deux enfants par la main, elle suivit La Bretèche.

— Allons, messieurs, reprit le brigadier, hâtons-nous, s'il vous plaît, il faut aller vite. Une averse ou un coup de vent vous effacent des traces de pas, ou vous emportent une bourre de fusil en moins de rien, et je tiens beaucoup à ne rien perdre.

— Je comprends, dit ironiquement Robert. Vous comptez attraper les galons de maréchal des logis. C'est une idée. Seulement, je vous préviens que je vais me défendre.

— C'est votre droit, mon garçon.

— Eh bien, pour commencer, menez-moi donc un peu à la place où j'ai tué le faisán, aux trois baliveaux qui sont à mi-côte sur la droite. Peut-être que nous y trouverons encore des plumes ; ça vous fera plaisir, puisque vous tenez à ne rien perdre.

— Ah ! ça, est-ce que c'est vous qui commandez, ici ?

— Ce qu'il me demande me semble juste, dit M. de Brannes.

— C'est bon ! reprit le brigadier, vexé ; on va vous y conduire, prévenu ; mais quand vous m'aurez prouvé que vous avez tué un faisán, vous n'en serez pas plus avancé. Je ne vois pas ce que vous gagnerez à me montrer des plumes.

— Pardon ! Si je vous les montre assez loin de l'endroit où le garde a été frappé, ce sera une preuve que je n'ai pas été surpris par lui au moment où je venais de tirer, et que je n'ai eu aucun motif de le tuer.

— En fait de motifs, il resterait toujours la rancune que vous gardiez contre Michel, pour vous avoir pris en flagrant délit, le mois passé, répondit le brigadier avec humeur. Au surplus, tout sera constaté, n'ayez pas peur.

— Vous avez amené un médecin ? demanda M. de Brannes.

— Certainement, monsieur le comte, c'est une précaution élémentaire.

trace de mes pas, mais je retrouverais bien dans le fourré des branches cassées qui prouveraient que je me suis sauvé avec mon faisan du côté du parc.

— Le taillis ne brûlera pas d'ici à demain. Allons trouver le docteur Minard qui doit s'impatienter.

Le braconnier haussa les épaules, mais il n'insista point et on se remit en marche.

La culpabilité de cet homme ne me paraît plus aussi évidente, murmura le neveu Julien.

— Puisse Dieu vous donner raison ! dit M. Jean en secouant la tête d'un air de doute.

Du point où le faisan avait été tué à celui où le malheureux Michel était tombé, il n'y avait guère plus de trente pas, mais il fallait grimper sur une pente assez raide. Quand le prisonnier et ceux qui l'escortaient débouchèrent dans la clairière où gisait le cadavre, le médecin venait d'achever sa triste besogne.

— Eh bien, monsieur Minard ? lui demanda le châtelain.

— Eh bien, monsieur le comte, votre garde a dû mourir presque sur le coup. Autant que j'ai pu m'en assurer ici, il a reçu de très-près une charge de plomb qui a fait balle et produit des désordres effrayants ; la clavicule gauche brisée, l'artère sous-clavière coupée, l'œsophage déchiré...

— Vous êtes sûr, docteur, que c'est une charge de plomb ? demanda le brigadier.

— J'en suis sûr. Du reste, l'autopsie le démontrera.

— Et on verra si le plomb qu'on trouvera dans le corps de ce faisan est du même numéro.

M. Jean et Julien de la Chanterie regardèrent Robert qui leur parut fort calme. Restait une épreuve décisive, la plus terrible assurément pour un coupable. Le brigadier prit le prévenu par le bras et le mena devant ce corps étendu sur le dos, ce corps déjà raidi, dont la lanterne tenue par le valet de pied éclairait la face livide.

— Le reconnaissez-vous ? demanda-t-il.

Robert pâlit, mais il répondit d'une voix assurée :

— Comment ne le reconnaîtrais-je pas, puisqu'il m'a pris il n'y a guère plus d'un mois ? mais, de sa mort, je suis aussi innocent que vous.

— Un assassin se répandrait en protestations, murmura Julien ; quand on s'exprime simplement, c'est qu'on a la conscience nette.

— C'est aux jurés qu'il faudra prouver ça, reprit le brigadier. En attendant, prévenu, je vais vous faire écrouer à la caserne ; vous serez probablement interrogé sur place demain par M. le juge d'instruction et transféré à Paris dans la journée.

— Où se fera l'autopsie ? demanda le médecin, qui n'était nullement fâché de rencontrer une occasion de montrer sa science et sa sagacité en matière judiciaire.

— Nous avons à la mairie une salle très-convenable pour ça, et je vais y faire porter le corps. Piédouche, renvoyez-moi donc tous ces gens-là, ajouta le brigadier en montrant un groupe de curieux accourus de Charly.

— Je crois que nous n'avons plus qu'à nous retirer, dit M. de Brannes, que ce spectacle impressionnait péniblement. Julien, je ne vous retiens plus et je compte que vous viendrez déjeuner demain à Chasseneuil.

Et il ajouta à demi-voix :

— Doutez-vous de la culpabilité de ce misérable ?

Et nous tombons bien, car M. Minard n'a pas son pareil pour une autopsie. Marchez, prévenu, et, puisque vous êtes si sûr de votre affaire, montrez-nous d'abord vos trois baliveaux.

— Je ne demande que ça, grommela Robert.

— Vous les reconnaissez ?

— J'irais les yeux fermés.

— Bon ! nous y allons, mais, pas de bêtises en chemin. Si vous essayiez de jouer des jambes sous bois, vous en seriez pour une balle dans le corps.

— Comment voulez-vous que je courre avec les menottes aux mains ? Et, sans plus discourir, le braconnier s'achemina à travers le taillis.

— Vous venez avec nous, Julien, dit le comte à son neveu.

Mais mon oncle, balbutia Julien, ma tenue...

— Incongrue et inconvenante, ce n'est que trop vrai, et vous mériteriez bien d'être condamné à paraître en cet équipage devant votre cousine.

— Mon oncle ! je vous en supplie.

— Allons, rassurez-vous. Je vous permettrai d'aller vous habiller décentement avant de vous montrer au château. Mais je désire que vous assistiez à cette enquête, car j'attache une grande importance à ce que l'assassin soit puni ; et vous pourrez aider à le convaincre.

— Et moi, monsieur, dit tout bas M. Jean, je vous demande en grâce de venir, pour faire valoir les moyens de défense de ce malheureux.

Julien serra la main du digne prêtre, et, tous deux se joignirent à l'escorte. Robert, arriva promptement au pied des trois grands arbres par lui désignés.

— Voilà où j'étais quand j'ai tiré, dit Robert sans la moindre hésitation ; le faisan était perché là, sur cette maîtresse branche, et il est tombé ici... tenez ! je vous l'avais dit, voilà des plumes.

En effet, le gendarme en se baissant avec son fanal, ramassa trois ou quatre plumes dorées, évidemment détachées de la queue du jeune coq.

— Des plumes, ça ne signifie rien, s'écria le brigadier.

— Soit, cherchez encore un peu. Mon fusil était bourré avec des bourres en feutre, taillées à l'emporte-pièce. Si vous en trouviez, là autour, quatre, ou seulement trois, ça vous démontrerait, que j'ai tiré mes deux coups à cette place.

— Oh ! on peut mettre plus de deux bourres dans le même canon.

— En voilà toujours une, dit le gendarme qui promenait sa lanterne au ras du sol.

Sur un point, Robert avait dit la vérité, mais sur un point de peu d'importance.

— Ça peut nous servir, dit-il, mais vous comprenez, mon garçon, que nous ne pouvons pas chercher toute la nuit des aiguilles dans une botte de foin. Nous reviendrons ici demain, si M. le juge trouve que c'est nécessaire.

— Vraiment ! Et la pluie, qui efface et le vent qui emporte ! comme vous le disiez si bien tout à l'heure.

— Bon ! bon ! il fait un temps superbe, et puis, s'il le faut, je laisserai un homme en surveillance. Avez-vous encore quelque chose à me montrer ici ?

— La terre est trop sèche pour que je puisse voir la

— Plus que jamais, mon oncle, et j'espère vous démontrer...

— Brigadier, dit un gendarme qui était resté en faction auprès du cadavre, voilà ce que j'ai trouvé par terre, à côté de ce pauvre Michel.

Il montrait une bourre en feutre toute pareille à celle qu'on avait déjà ramassée au pied des trois baliveaux.

— Les deux font la paire, dit le sous-officier. Emenez le prévenu. Je crois que maintenant son affaire est tirée au clair.

— Et moi, murmura Julien, découragé, je crois que je ne suis qu'un sot, avec ma rage de voir des innocents par-tout.

M. Wassmann tenait une grande place dans les préoccupations de la mère Ledoux, pendant qu'elle arpentaient la longue rue de Charly, traînant par la main le pauvre petit Marcel. Elle hâtait le pas dans le but de courir au château, après avoir conduit l'enfant chez elle, mais la grande question était de savoir si elle y trouverait Pierre pour lui confier Marcel, qu'elle ne voulait pas laisser seul dans l'état d'épuisement où il était.

Or Pierre, une fois sa journée finie, s'en allait volontiers faire sa partie de billard, au café du *Grand Vainqueur*.

Le *Grand-Vainqueur* était tenu, depuis dix mois environ, par mademoiselle Rose, personne discrète, avenante et surtout majeure, car elle comptait une quarantaine d'automnes. D'où venait-elle ? A qui avait-elle sacrifié son printemps ? A quoi avait-elle employé son été ? A la suite de quels orages du cœur était-elle venue échouer derrière un comptoir ? Nul, dans Charly, ne le savait au juste.

Bien peu, même, avaient eu la curiosité de s'enquérir de son nom de famille. On se disait bien tout bas qu'elle avait eu des malheurs, mais on ne cherchait point à pénétrer la cause de ces infortunes. Mlle Rose était favorisée de la sympathie générale et de l'estime particulière de la mère Ledoux, sa voisine.

Jacqueline pensa donc tout naturellement à passer par le *Grand-Vainqueur*, où elle espérait rencontrer son mari, et où, dans tous les cas, elle était certaine de s'aboucher avec Mlle Rose, qui ne demandait pas mieux que de se charger provisoirement de Marcel, car elle se vantait d'adorer les enfants.

Le *Grand-Vainqueur* se distinguait ordinairement par un luxe d'éclairage tout à fait inusité dans Charly ; mais ce soir-là, par exception, sa façade vitrée ne brillait guère. Par la porte entr'ouverte et à la faible clarté d'une seule bougie posée sur le comptoir, Jacqueline aperçut la vieille fille perchée sur un tabouret, la tête et les bras en l'air, et se livrant à une opération qui absorbait si complètement ses facultés qu'elle ne vit ni n'entendit l'entrée de son amie.

En revanche, quand mademoiselle Rose sentit qu'on la tirait par sa robe, elle poussa un cri aigu et sauta précipitamment à bas de son piédestal de paille. Quelqu'un qui l'aurait surprise suçant avec de l'arsenic le vin chaud de ses pratiques ne lui aurait assurément pas causé plus de frayeur.

— C'est moi, mam'zelle Rose, dit Jacqueline en recevant dans ses bras la trop sensible propriétaire du *Grand-*

Vainqueur. Ah ! mon Dieu ! *quoi* qu'il vous prend donc ? Vous v'là pâle comme si vous releviez de maladie.

— Excusez-moi, m'ame Ledoux, balbutia la demoiselle ; c'est que... je ne m'attendais pas... j'ai été surprise... Alors, vous comprenez, ça m'a donné un coup...

— Et un fameux, à ce qu'il paraît ; si je ne vous avais pas retenue, vous vous étalez tout de votre long sur le plancher.. C'est de ma faute aussi, j'aurais dû vous appeler ; mais je ne pouvais pas me douter que vous étiez si facile à effaroucher.

— Vous savez bien, voisine, que je suis une vraie sensitive, surtout quand j'ai mes nerfs, et je les ai depuis hier à un point que je ne sais plus ce que je fais.

— C'est donc ça que vous vous amusez à grimper sur un escabeau pour nettoyer votre horloge quand on n'y voit goutte. En v'là une drôle d'idée !

— L'horloge ! répéta Mlle Rose toujours fort agitée, mais non, vous vous trompez, ce n'était pas pour l'horloge : c'était pour tuer une grosse araignée ; j'ai une peur effroyable des araignées, et puis, je crains aussi les voleurs : ça fait qu'en sentant une main qui me touchait j'ai été révolutionnée. Dame ! il y a tant de mauvais sujets qui s'en viennent de Paris rôder par ici... à la brume, une femme seule... vous devez penser, voisine, que je n'étais pas trop rassurée.

— S'il y a du bon sens, aussi, de ne pas avoir encore allumé vos quinquets !

— Ah ! c'est que je n'aime pas à brûler de l'huile pour rien. Maintenant qu'il fait beau, ces messieurs viennent tard, et il n'est encore que le quart après huit heures.

Pas possible ! moi qui ai pris le train de sept heures cinq... et puis le temps de venir de la gare...

— Je vous assure que je viens d'entendre sonner le quart, dit mademoiselle Rose d'une voix qui tremblait encore un peu.

— Faut donc que j'aie marché plus vite que je ne croyais. Mais c'est pas de tout ça qu'il est question. J'en ai long à vous conter, allez, mam'zelle Rose ! Ah ! si vous saviez tout ce qu'il m'est arrivé dans le jour d'aujourd'hui !

— Quoi donc ? mon Dieu ! articula péniblement la vieille fille.

— Ça sera pour tantôt. A présent, je n'ai que le temps de prendre mes jambes à mon cou, si je veux trouver Michel, et, puisque mon homme n'est pas ici...

— Je l'ai vu passer, il n'y a pas vingt minutes, avec un gros bouquet qu'il s'en allait porter au pavillon des Sorbiers.

— Alors, il n'est pas près de revenir, et, si vous voulez me garder ce petit-là pendant que je ferai ma course, vous me rendrez un fameux service.

— Ah ! mon Dieu ! je ne l'avais pas vu, ce chérubin, s'écria mademoiselle Rose, la bougie éclaire si mal... et puis mes nerfs... Et d'où sort-il, le pauvre chéri ?

— De l'hospice, pardine ! c'est celui-là qu'ils m'ont donné pour en faire un garçon jardinier, et je ne sais pas comment Ledoux prendra la chose, sans compter que j'ai déjà eu une affaire avec le petit. Croiriez-vous qu'à la place de la Bastille, il est tombé sous les roues d'une voiture, et que c'était justement celle du monsieur qui reste aux Sorbiers ?

— M. Wassmann ? demanda la demoiselle au *Grand-*

Oui, l'Allemand, le richard ! Et, ma foi ! j'aime autant que ça se soit trouvé comme ça, vu qu'il m'a promis de venir ce soir savoir des nouvelles de l'enfant, et que j'ai dans l'idée qu'il lui fera un joli cadeau. C'est la raison pourquoi je ne voudrais pas rester trop longtemps dehors, car enfin une centaine d'écus, ça ne se refuse pas, et le monsieur des Sorbiers ne peut guère m'offrir moins pour la peur que nous avons eue.

— Vous croyez ? dit mademoiselle Rose qui n'avait pas l'air d'apprécier bien haut la générosité de M. Wassmann.

— Certainement, que je le crois. Et qu'est-ce qu'il y aurait d'étonnant quand il lâcherait trois cents francs, ce millionnaire ? Mais je bavarde comme une pie, s'écria Jacqueline, et, pendant ce temps-là, mon pauvre Michel risque peut-être sa peau. C'est dit, pas vrai, voisine, vous allez me veiller le petit jusqu'à ce que je revienne ?

— Bien volontiers, mais...

— Soyez tranquille, ça ne sera pas long, et vous verrez comme il est sage. Ah ! à propos, si mon homme entraît ici avant moi, ne lui dites pas que c'est cet enfant-là que je ramène. Il serait capable de se fâcher sur le moment. J'aime mieux lui conter la chose moi-même...

Et, sans attendre la réponse de sa commère, l'impétueuse paysanne se précipita dans la rue, laissant mademoiselle Rose en tête-à-tête avec Marcel.

Assez embarrassée de sa maternité temporaire, Mlle Rose ne savait trop que dire à cet enfant qui lui tombait des nues. Elle essaya bien de le faire parler, mais n'en pouvant rien tirer malgré l'offre séduisante de quelques morceaux de sucre, elle renonça à l'amadouer et, après l'avoir campé d'autorité sur une petite chaise à côté du comptoir, elle se remit à vaquer aux préparatifs de la soirée. Ensuite, elle revint mélancoliquement prendre place sur son trône d'acajou.

Était-ce parce que ses fidèles pratiques tardaient à paraître que mademoiselle Rose avait l'air préoccupé et même inquiet ? Bien fin qui l'aurait su dire. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle avait fréquemment de petits soubresauts nerveux, et que, plus souvent encore, elle regardait l'horloge placée derrière elle.

L'enfant, par esprit d'imitation sans doute, suivait aussi des yeux le mouvement des aiguilles sur le large cadran d'émail, et semblait écouter curieusement le tic-tac du balancier.

Un bruit de voix annonça bientôt l'arrivée des habitués du lieu. Il y avait l'adjoint Vétillet, bonnetier retiré des affaires après fortune faite ; le vétérinaire Cruchot et l'huissier Verduron, deux gros bonnets de Charly, où ils avaient pignon sur rue. Il y avait aussi Digonnard, le pharmacien, Digonnard, l'homme fort, l'homme universel.

Par une vieille habitude de praticien, Verduron n'entraît jamais nulle part sans inventorier de l'œil les meubles et les personnes. Si mince et si immobile qu'il fût, Marcel ne pouvait échapper à son regard priseur.

— Tiens ! s'écria l'huissier, d'où diable sort-il ce gamin là ? Dites donc, m'amzelle Rose, est-ce que vous allez ouvrir une école pour les moutards ?

— Seriez-vous marraine, belle dame ? demanda l'ancien bonnetier, qui avait toujours le mot pour rire.

— Messieurs, dit assez sèchement la vieille fille, vous

plaisantez mal à propos. C'est un enfant que madame Ledoux a ramené ce soir de l'hospice, et qu'elle m'a confié pendant qu'elle allait faire une course.

— La mère Ledoux ! s'écria Verduron ; c'est la mère Ledoux qui vous l'a donné à garder ?

— Sans doute, et j'attends qu'elle vienne le chercher.

— Ah ! bien, vous l'attendrez longtemps. Vous ne savez donc pas ce qui vient de lui arriver à Jacqueline ?

C'est son homme que Jacqueline a rencontré dans la rue, à mi-chemin de la grille de Chasseneuil, saoul comme une grive.

— Est-ce possible ? lui qui est si rangé !

J'ai dans l'idée qu'il sera allé au pavillon des Sorbiers porter des fleurs, et que les domestiques allemands du richard lui auront offert du kirsch ou du *schnaps*.

— Alors, continua Verduron, Jacqueline lui a chanté pouille, le bonhomme s'est rebiffé.

Le plus drôle, c'est que la mère Ledoux criait comme une diablesse qu'elle avait affaire au château, qu'il fallait qu'elle parle à son cousin Michel. Et, plus elle criait, plus elle se débattait, plus son homme s'accrochait à ses jupes.

— Et il l'a empêchée de passer ? demanda la vieille fille qui paraissait prendre intérêt à ce récit.

— Oh ! parbleu ! Jacqueline n'aura pas été la plus forte.

— Messieurs, s'écria facétieusement l'adjoint Vétillet, nous ne sommes pas venus ici pour nous amuser et il est temps de faire un domino à quatre.

— Eh bien et moi, dit Cruchot je vous propose de remplacer par un dialogue vif et animé notre domino à quatre. Tenez ! je suis sûr que Digonnard rapporte de Paris de grosses nouvelles, et, s'il voulait parler...

— Oui, mais je ne le veux pas, dit en se rengorgeant le pharmacien.

— Bah ! c'est donc bien grave ?

— Si grave, que je ne le conte pas à mon petit doigt. Et d'ailleurs, ça concerne des personnes de Charly, et je n'aime pas les cancans.

— Gageons qu'il s'agit du nouveau curé.

— Tiens ! au fait, reprit Vétillet, l'auriez-vous rencontré dans la capitale ? On dit qu'il y va souvent.

— Je ne connais même pas sa figure, attendu qu'il n'a jamais passé le seuil de mon office, répondit dédaigneusement Digonnard.

Si ces nouvelles ne concernent pas le nouveau curé, je ne vois guère que M. Wassmann.

— L'Allemand qui a loué le pavillon des Sorbiers ! s'écria Cruchot. Ça se pourrait bien, tout de même. Il vous a de drôles d'allures ce monsieur-là.

— Vous brûlez, dit solennellement le pharmacien, qui mourait d'envie de parler, et il s'accoudait pour commencer son récit, lorsque la porte de la salle s'ouvrit brusquement.

M. Wassmann en personne venait d'entrer, et son apparition produisit la plus vive sensation.

Quant à mademoiselle Rose, elle pâlit d'abord, puis elle devint rouge comme une pivoine, et il lui prit un tremblement nerveux qui fit qu'elle écrasa le bec de sa plume sur son registre. Evidemment, elle était confondue de l'honneur inattendu que lui accordait M. Wassmann en visitant son modeste établissement.

L'Allemand favorisa les habitués du *Grand-Vainqueur* d'un léger signe de tête, alla droit au comptoir et poussa

la condescendance jusqu'à toucher légèrement le bord de son chapeau avant d'adresser la parole à Mlle Rose.

— Madame, lui dit-il assez poliment et sans aucun accent germanique, ne connaissez-vous pas la femme d'un jardinier nommé Ledoux ?

— Oui, monsieur... Jacqueline Ledoux est ma voisine, Elle demeure ici, à côté, tout au fond de la ruelle.

— C'est bien cela, reprit M. Wassman ; je viens de frapper à sa porte et personne ne m'a répondu.

— Jacqueline était ici, il y a qu'un instant, monsieur : mais.....

— En effet, elle m'avait dit, je crois, que, si elle n'était pas chez elle, je la trouverais dans ce cabaret. Je suis étonné que cette femme ne m'ait point attendu, reprit-il séchement.

— Monsieur, elle est allée faire une course, au château, je crois.

— Chez M. le comte de Brannes ?

— Oui, monsieur. Elle avait besoin de parler à son cousin, un nommé Michel, qui est garde des bois de Chasseneuil.

Tout cela m'est indifférent, interrompit M. Wassmann.

— D'ailleurs, continua M. Wassmann, il n'est pas absolument nécessaire que je voie cette femme. Voici ce dont il s'agit : A Paris, tantôt, mes chevaux ont renversé un enfant que cette Ledoux ramenait à Charly, je veux l'indemniser de ce léger accident.

Voici vingt-cinq louis, mon garçon, ajouta-t-il en mettant un petit rouleau dans la main de Marcel. Ils te serviront à t'acheter un trousseau, puisque tu n'as pas besoin de médicaments.

— Madame, reprit le généreux seigneur du pavillon des Sorbiers, vous voudrez bien dire à la femme Ledoux que je m'intéresserai toujours à ce petit malheureux et que, si elle avait encore quelque chose à me demander, je lui permets de m'écrire.

— Je n'y manquerai pas, monsieur, dit melle Rose.

— Quelle heure est-il, demanda M. Wassmann, en tirant de la poche de son gilet une superbe montre.

— Neuf heures cinq minutes, s'empressa de répondre mademoiselle Rose, après avoir consulté le cadran de la longue horloge.

— Non, neuf heures juste, rectifia l'étranger qui regardait son chronomètre. Mais, n'importe, je ne saurais attendre davantage, et je vous souhaite le bonsoir.

Et, s'inclinant légèrement, M. Wassmann sortit sans plus s'apercevoir de la présence des quatre naturels de l'endroit que s'il eût plané au haut des airs.

A peine eût-il passé la porte que la conversation, interrompue par sa reprise avec plus d'ardeur que jamais.

— Qu'est-ce qu'on disait donc, qu'il était si dur au pauvre monde, s'écria Verduron.

— Et si serré ! ajouta Cruchot.

— Il faut tout de même qu'il soit bien riche pour lâcher comme ça des vingt-cinq louis, grommela Vétillet qui se leva pour aller contempler de plus près le trésor de Marcel.

— Hum ! tout ce qui reluit n'est pas or, dit le pharmacien d'un air mystérieux. Pas vrai, m'amzelle Rose ?

— Quoi donc ? demanda Rose en tressautant sur sa chaise comme une femme réveillée en sursaut.

— N'est-ce pas qu'il y a bien des choses à dire sur ce Wassmann ? reprit Digonnard.

— Mais, je n'en sais rien du tout ; je ne le connais pas.

Voyons, Digonnard, reprit l'huissier, ne faites pas le mystérieux ; à Paris, vous en avez appris long sur son compte, ça se devine.

— C'est possible. Mais ce que j'ai appris je le garde pour moi.

— Bah ! vous alliez nous le dire, quand le mylord allemand est arrivé.

— Eh bien, dit le pharmacien, qui ne se faisait prier que pour la forme, figurez-vous que ce matin, comme je sortais de déjeuner au bouillon Duval, je me suis trouvé nez à nez avec ce Wassmann, qui était habillé, vous ne devineriez jamais comment.

— En Turc ? En sergent de ville ? dit l'huissier toujours goguenard.

— Non ; plus fort que ça. En domestique, messieurs, en chasseur de grande maison, avec une livrée verte et un chapeau en plumes de coq.

— Allons donc !

— C'est comme je vous le dis, et ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que...

Il était sans doute écrit que Digonnard n'achèverait point son histoire, car au moment le plus intéressant, la brusque et bruyante entrée de Jacqueline Ledoux lui coupa la parole.

— Ah ! mon Dieu ! cria la bonne femme en se précipitant dans la salle comme un ouragan, ah ! mam'zelle Rose, quel malheur ! mon pauvre Michel, ils l'ont assassiné !.. Je suis arrivée trop tard.

Les joueurs de domino se levèrent tout effarés et mademoiselle Rose s'évanouit.

Gabrielle de Brannes tenait une grande place dans la vie de Julien de la Chanterie, quoiqu'elle ne se rencontrât point avec lui aussi souvent qu'il l'aurait souhaité, et Gabrielle dépendait uniquement de son père qui était veuf, qui venait de la retirer du couvent et qui ne devait pas tarder à penser à lui trouver un mari.

Le comte s'était parfaitement aperçu que maître son neveu, comme il s'amusait parfois à l'appeler, avait une très-vive inclination pour mademoiselle de Brannes, et, s'il ne l'encourageait pas beaucoup, il ne le rebutait pas non plus. Julien, à tout prendre, était à ses yeux un parti très-sortable, à deux conditions : la première, qu'il jetterait aux orties du palais sa robe d'avocat, la seconde qu'il plairait à Gabrielle.

En attendant, M. de Brannes pouvait bien réclamer de lui un service qui rentrait dans l'exercice de sa profession, et il n'y manqua point. C'était même un peu pour cela que, la veille, en le quittant, il lui avait dit de revenir le lendemain déjeuner au château.

Le jeune homme avait en toute hâte pris congé de sa société canotière. Il était rentré à Paris par le dernier train, et le lendemain de bonne heure, il se présentait à Chasseneuil.

La passion de M. de la Chanterie pour le barreau n'avait point nui à ses habitudes natives d'élégance et à la distinction de ses manières. Il avait même acquis dans la fréquentation de ses confrères une vivacité d'esprit et une facilité d'élocution qui manquaient à bien des gentilshommes. De son père, un brave colonel tué devant Sébastopol, il tenait une rare énergie de caractère et un courage

à toute épreuve ; de sa mère, morte fort jeune, une exquise délicatesse de cœur. Au physique, il n'était pas moins bien doué. Grand, mince et brun, avec de beaux yeux bruns et des dents éblouissantes, il avait de plus une physionomie ouverte, un air franc et décidé, et, dans ses mouvements comme dans sa tournure, une grâce naturelle qui achevait d'en faire un cavalier accompli.

Était-ce l'avis de mademoiselle de Brannes ? Il y avait de fortes raisons pour le penser, de ces raisons qu'il serait difficile d'énumérer, mais qui n'échappaient point à l'œil clairvoyant du comte. C'était tantôt une passion subitement déclarée, un beau matin, pour l'éloquence, passion qui allait jusqu'à lire les discours de Mirabeau, lequel, comme on peut croire, n'était point en odeur de sainteté au château de Chasseneuil ; tantôt, un bouquet détaché du corsage et oublié sur une table tout juste à point pour que M. de la Chanterie pût s'en emparer et en faire une relique. Mais, à côté de ces indices, il y en avait d'autres qui désolaient le pauvre Julien.

Ainsi, mademoiselle Gabrielle semblait affecter de ne parler devant lui que des exploits de leurs communs ancêtres en terre sainte, de regretter les siècles batailleurs où un noble ne marchait que casque en tête et lance au poing, de se moquer impitoyablement de l'existence étriquée et rangée des jeunes seigneurs contemporains. Elle ne se privait même pas de déclarer parfois qu'elle n'épouserait jamais qu'un preux chevalier qui aurait parachevé pour l'amour d'elle quelque entreprise bien périlleuse, comme d'aller chercher Livingstone au centre de l'Afrique, découvrir le pôle nord, ou pour le moins, tuer une ou deux douzaines de tigres.

Ce matin-là, mademoiselle de Brannes semblait particulièrement disposée à contrarier son cousin. Pendant le déjeuner, il n'avait guère été question que du sinistre événement de la nuit, et elle avait écouté avec une attention profonde le récit émouvant de la mort de Michel et de l'arrestation du braconnier. Mais elle était restée silencieuse, contrairement à son habitude, et il n'était pas malaisé de deviner que ces tristes détails l'avaient profondément impressionnée.

Après déjeuner, Julien, resté seul, se promenait mélancoliquement au jardin, lorsqu'il sentit une petite main se poser sur son épaule. Il se retourna et vit Gabrielle.

— Tenez-vous à me plaire ? lui demanda brusquement la jeune fille. Oui, n'est-ce pas ? Eh bien ! il faut m'aider à prouver que ce braconnier est innocent.

Si étrange que lui parût ce désir, Julien se serait prêté bien volontiers à le réaliser ; mais la demande de Gabrielle arrivait tout juste au moment où il venait de s'engager avec M. de Brannes dans un sens opposé.

Pour comble d'embarras, il fallait répondre tout de suite et catégoriquement, car le pauvre Julien savait par expérience que Gabrielle n'admettait ni les hésitations, ni les faux-fuyants.

Il essaya cependant, pour gagner du temps, d'opposer une question à une question.

— Vous vous intéressez donc à ce malheureux ? demanda-t-il timidement.

— Sans doute, puisque je vous prie de le défendre, dit la jeune fille sans laisser voir le moindre embarras.

— Vous savez bien, Gabrielle que je suis prêt à faire toute vos volontés, reprit Julien de sa voix la plus

douce ? mais je vous supplie de me dire en quoi vous touche le sort d'un homme accusé d'un meurtre abominable ?

— Accusé à tort, affirma Mlle de Brannes.

— Qui vous fait penser cela ?

— J'ai vu sa femme, que mon père a recueillie au château.

— Eh bien ?

— Elle m'a juré qu'il n'était pas coupable.

— Mais elle l'aime. Comment ne chercherait-elle pas à le sauver ?

— Alors, vous croyez donc qu'on peut se tromper sur lui qu'on aime ? dit Gabrielle en regardant son cousin avec ses grands yeux bleus où éclatait toute la loyauté naïve de ses dix-huit ans.

Julien ne savait pas résister à ces regards-là.

— Non, balbutia-t-il, non, sans doute ; j'ai été frappé moi-même de l'accent de sincérité avec lequel elle protestait. Je reconnais aussi que ce braconnier, au moment où on l'a arrêté, s'est expliqué avec un calme et une assurance qui ont fait sur moi une très vive impression, mais depuis.....

— Que s'est-il passé, depuis ?

— Les preuves se sont accumulées contre lui.

— Quelles preuves ?

— Hélas ! il y en a de toutes sortes. L'enquête sommaire à laquelle mon oncle assistait avec moi a mis à néant toutes les justifications que produisait l'accusé. Je ne puis pas entrer dans d'horribles détails, vous parler de l'affreuse blessure de Michel, de la bourre de fusil ramassée à côté de son cadavre ; mais je voudrais douter encore et je vous jure que cela ne m'est plus possible. La conviction de votre père est aussi entière que la mienne, et tout à l'heure il m'a demandé... il m'a fait promettre...

— Quoi donc ?

— Il m'a fait promettre de le remplacer pour suivre et presser la conduite de cette affaire, dit précipitamment Julien qui avait hâte d'en venir à cet aveu pour couper court à toute insistance de sa trop entraînante cousine.

Gabrielle rougit et dissimula très-mal un mouvement d'impatience, mais elle ne répondit pas tout de suite. Le jeune avocat put même croire un instant qu'il avait touché juste et, pour le déromper, il fallût que mademoiselle de Brannes reprit doucement :

— Vous parlez de preuves accablantes ; il me semblait pourtant qu'il y avait aussi en faveur de cet homme certaines circonstances... ne l'a-t-on pas arrêté au moment où il était occupé à pêcher des écrevisses dans la Marne pour les vendre à... à des personnes qui soupaient sous une tente au bord de l'eau ?

— Mais... je... ne sais trop, balbutia Julien, consterné de découvrir que M. de Brannes avait parlé.

— Comment ! s'écria l'impitoyable Gabrielle, vous ne vous souvenez pas qu'il y avait là toute une bande de canotiers ?

— Oui, c'est vrai... je l'avais oublié.

Le pauvre amoureux aurait voulu être au fond de la rivière où il était venu si mal à propos naviguer la veille, car il ne craignait rien tant que de savoir sa cousine au courant de cette expédition joyeuse.

— Alors, continua malicieusement la jeune fille, il me semble que, si vous ne voulez pas vous charger de la dé-

fense, comme je vous en avais prié, vous pourriez du moins retrouver ces... personnes pour qu'on puisse invoquer leur témoignage.

— Mais c'est que... ce sera peut-être difficile.

— Pourquoi ? Ils étaient très-nombreux, m'a-t-on dit ; il y avait même, à ce qu'il paraît, des femmes.

— Gabrielle, je vous jure...

— Et, attendez donc ! on m'a conté qu'il se donnaient entre eux des surnoms bizarres ; cela vous aidera dans vos recherches. Par exemple, l'un d'eux s'appelait le... comment donc ?... ah ! le *Bison*...

Mademoiselle de Brannes n'eut pas le temps de prononcer le nom tout entier, car Julien l'interrompit en s'écriant :

— Gabrielle, je ferai tout ce qu'il vous plaira.

— A la bonne heure ? dit en riant la jeune fille, je savais bien que je finirais par vous persuader.

Et elle ajouta aussitôt, d'un air ému et sérieux :

— Julien, c'est une bonne action que vous ferez.

— Que complotiez-vous là ? dit M. de Brannes qui se trouva face à face avec les jeunes gens à un détour de l'allée où il se promenaient.

— De quoi parlerions-nous, si ce n'est de cette triste histoire ? dit vivement Gabrielle pour venir en aide à l'embarras de son cousin. Mais où est donc mon frère ?

— Henri vient de me quitter pour monter à cheval. A midi, par cette chaleur, c'est de la folie.

Gabrielle sourit, car elle avait fort bien remarqué que le capitaine aimait beaucoup à passer devant le pavillon des Sorbiers.

— Laissons-le se rôtir tout à son aise, continua le comte. Nous avons malheureusement ici d'autres soucis. Le brigadier et le médecin vont venir. J'attends aussi la visite de M. le curé et probablement celle du juge d'instruction. L'enquête sera terminée ce soir, je n'en serai pas fâché, car tous ces affreux détails me navrent. Ah ! j'oubliais que Ledoux, le jardinier, demande à me voir.

En effet, le mari de Jacqueline s'avancait dans la grande allée.

— De quoi s'agit-il, M. Ledoux ? lui demanda poliment le comte en faisant quelques pas à sa rencontre.

— Voilà ce que c'est, monsieur le comte, répondit le jardinier après avoir salué à la ronde ; faut vous dire que, pas plus tard que hier matin, ma femme a reçu une lettre, comme elle allait partir pour prendre le train ; faut vous dire aussi qu'elle ne sait pas lire et que je n'étais pas à la maison quand le facteur est venu ; ça fait qu'elle a emporté le papier à Paris et qu'elle n'est revenue que le soir.

— Pardon, interrompit M. de Brannes impatient, je ne vois pas très bien.....

— Minute ! monsieur le comte ; j'aurais dû commencer par vous dire que la lettre avait rapport à l'affaire de Michel le cousin de ma femme. On s'est adressé à elle pour la prévenir qu'on allait lui faire un mauvais parti. Voilà la lettre monsieur le comte.

— Ma femme voulait que je la porte à la gendarmerie, mais je me suis dit : M. le comte sera bien aise d'en avoir l'étréenne, et je suis venu tout droit ici.

Bien, mon ami, dit le châtelain après avoir parcouru la lettre ; mais il faudra cependant que ceci soit remis à la justice, car c'est fort étrange.

Et M. de Brannes se mit à lire lentement les quelques phrases suivantes :

“ Une personne qui sait que vous êtes parente du garde-chasse nommé Michel, vous avertit qu'on en veut à ses jours, et vous engage de lui conseiller à ne pas sortir ce soir dans les bois du château de Chasseneuil. S'il osait s'y aventurer seul, il serait perdu. Cela est très sérieux, et, de la diligence que vous ferez pour transmettre cet avis, dépend la vie de Michel.

“ Brûlez cette lettre.”

— Fort étrange, en effet, dit le neveu. Et, bien entendu, ce n'est pas signé ?

— Non, il n'y a même pas la formule qui termine d'ordinaire les avis anonymes : “ Un ami ”, ou bien : “ Quelqu'un qui vous est dévoué.”

— Avez-vous l'enveloppe ? demanda Julien au père Ledoux.

— Cette bête de Jacqueline l'a perdue en route.

— De sorte que nous ne pourrions pas savoir où la lettre a été mise à la poste. C'est très-fâcheux.

— Ma femme se rappelle seulement qu'il y avait dessus un timbre de quatre sous.

— On pourra interroger le facteur. Peut-être aura-t-il eu la curiosité de regarder d'où elle venait, et s'en souviendra-t-il.

Ça ne serait pas impossible tout de même, vu qu'il ne lui arrive pas souvent d'apporter des lettres à Jacqueline et qu'il a dû faire plus d'attention à celle-là qu'aux autres.

— C'est probable, dit le comte ; mais madame Ledoux n'a donc tenu aucun compte de cet avertissement ?

— Ah ! pour ce qui est de ça, c'est moi qui suis fautif. Jacqueline est revenue de Paris à huit heures passées. Elle ramenait un petit gars de l'hospice... Le temps de le mettre en passant chez Mlle Rose, qui tient le *Grand-Vaidqueur*, et elle s'en est courue à votre château. Le diable, ça été qu'elle m'a rencontré et que je n'étais pas trop solide sur mes jambes, pour avoir trop bu de *kirsch* avec le cocher de M. Wassmann. Alors, nous nous sommes disputés, et pendant la dispute...

— On a tué mon pauvre Michel, interrompit M. de Brannes. Il y a dans tout cela une véritable fatalité ; mais que penser de cette lettre ?

La question était adressée à Julien, qui tenait à la main ce singulier message et l'examinait minutieusement.

— L'écriture est celle d'une femme, dit le jeune avocat, et il ne semble pas qu'elle soit contrefaite. Les lignes sont droites, les caractères fins et penchés à l'anglaise, seulement la main a un peu tremblé à la fin. Le papier est du papier glacé très-mince, et il répand encore une légère odeur de patchouli.

— C'est prodigieux, incompréhensible, murmura le comte ; une femme élégante s'intéressant à Michel, qui était un vieux soldat d'Afrique fumant sa pipe toute la journée.

— Ajoutez, mon oncle, que cette femme élégante est intimement liée avec l'assassin, puisqu'elle avait connaissance de son projet.

— Et cet assassin annonçant à une personne qui le trahit qu'un certain soir, presque à heure fixe, il va tuer mon garde, voilà qui est de plus en plus inouï.

— Et puis, pourquoi cette amie inconnue écrit-elle à madame Ledoux, au lieu d'avertir directement Michel ?

— Ma foi, messieurs, dit le jardinier, je n'y comprends goutte. C'est affaire aux juges à débrouiller ça ; et, avec la permission de la compagnie, je retourne à mon potager.

Et le bonhomme, après avoir tiré sa révérence, s'en alla aussi calme qu'il était venu.

— Pensez-vous, mon oncle, demanda Julien, qu'il soit indispensable de remettre cette lettre au juge d'instruction ?

— Sans doute. Pourquoi cette question ?

— Mais parce qu'il me semble que j'en tirerai, moi, un bien meilleur parti. Le juge y attachera probablement une médiocre importance ; peut-être même n'y verra-t-il qu'une mystification, tandis que je pourrai conduire l'enquête à ma guise, me renseigner sans bruit, m'informer adroitement dans le pays, me procurer de l'écriture de toutes les personnes qui ont pu connaître Michel et cette femme Ledoux et, par la comparaison avec celle du billet anonyme, parvenir à un éclaircissement qui serait décisif.

M. de Brannes réfléchit un instant et dit :

— Ce serait peut-être plus sûr, en effet ; mais c'est impraticable. Songez donc que tout le village, à l'heure qu'il est, doit connaître l'histoire de cette correspondance mystérieuse et que Ledoux ne manquera pas de raconter qu'il m'a confié le papier.

— C'est juste. Mieux vaut agir régulièrement, dit Mlle de Brannes, qui n'avait pas encore pris part à la conversation, quoiqu'elle n'en eût pas perdu un mot.

— Vous nous écoutiez donc, ma chère Gabrielle ? dit le comte en souriant ; et que pensez-vous de cette triste affaire ?

— Je conclus dit nettement Gabrielle, à la complète innocence de ce braconnier.

N'avez-vous pas dit, pendant le déjeuner, que ce braconnier avait été surpris par Michel au moment où il venait de tuer un faisan ? et qu'il n'avait commis son crime que pour éviter d'être arrêté ? reprit Gabrielle sans se déconcerter.

— C'est infiniment probable, en effet.

— Eh bien, si ce crime a été le résultat d'une rencontre fortuite, comment l'auteur de la lettre aurait-il pu le prévoir et l'annoncer à l'avance ?

— Gabrielle, ma chère enfant, dit M. de Brannes, je commence à croire que vous étiez née pour porter la robe et la toque d'avocat. Toutefois il n'est pas trop bon qu'une jeune fille s'occupe longtemps d'une si vilaine histoire. Voici d'ailleurs le brigadier et le docteur Minard qui nous arrivent, et il serait vraiment peu convenable....

— Oh ! je ne tiens pas à voir ces messieurs, répondit mademoiselle de Brannes, en lançant à son cousin un coup d'œil significatif.

Le brigadier paraissait rayonnant, et le médecin avait un petit air satisfait qui ne promettait rien de bon pour l'accusé.

— Eh ! bien, messieurs, où en est l'affaire ? M. le juge d'instruction est-il arrivé ? dit M. de Brannes, après avoir répondu au salut collectif qui lui fut adressé.

— Arrivé et reparti, monsieur le comte, répondit le brigadier. Oh ! nous avons été vite en besogne. A minuit,

mon rapport était fait et je l'envoyais à Paris par un de mes gendarmes. Ce matin, ces messieurs du parquet et de l'instruction arrivaient par le premier train. A huit heures, l'autopsie était faite ; à neuf, l'interrogatoire était terminé ; à dix, nous nous transportions avec le prévenu dans les bois de la Bélière pour les constatations ; à midi, toutes les opérations étaient finies, et maintenant, il ne me reste plus qu'à expédier l'homme à Paris. Il couchera ce soir à Mazas.

— Je suis étonné qu'on m'ait pas demandé d'assister à l'enquête, dit M. de Brannes.

— Ces messieurs ont jugé inutile de déranger M. le comte, qui sera appelé au palais.

— Et, sans doute, on a obtenu des preuves ?

— Dis fois plus qu'il n'en faut, monsieur le comte. Demandez plutôt à M. le docteur.

— Oh ! mes conclusions ne sont pas longues, dit modestement le médecin. Tout ce que j'ai pu relever comme certain, c'est d'abord que le coup a été tiré, non pas à bout portant, car les vêtements de Michel n'ont pas pris feu, mais du moins de très-près, car le plomb a fait balle ; ensuite qu'il n'y a pas eu de lutte entre la victime et l'assassin, et enfin que le plomb trouvé dans la blessure est pareil aux grains qu'on a pu extraire du corps du faisan.

— Cela suffit et au delà, j'espère, pour que ce misérable soit condamné comme il le mérite, murmura M. de Brannes.

— Et s'il n'y avait que cela encore ! s'écria le brigadier, mais tout est contre lui et son affaire est claire comme le jour. Tenez ! les bourres sur lesquelles il raisonnait si joliment hier soir... eh ! bien, on en a retrouvé encore une dans les baliveaux où il a tiré son premier coup sur le faisan, et une autre, qui venait du second coup, à l'endroit où Michel est tombé. Avec celles que j'avais ramassées hier, le compte y est ; ça fait quatre en tout, deux par canon de fusil. Et pas moyen de dire que la pluie ou le vent ont emporté le reste ; la nuit a été magnifique. Donc, il n'y a pas eu de troisième coup, comme le chenapan le prétendait.

— C'est évident.

— Inutile de vous dire que le fusil de Michel était encore chargé, preuve que le pauvre garçon a été surpris et n'a pas eu le temps de se servir de son arme.

— Alors, dit timidement Julien, ce n'est pas lui qui a surpris le braconnier, et il ne l'a pas menacé d'un procès-verbal, comme vous l'aviez supposé tout d'abord, menace à laquelle cet homme aurait répondu par un coup de fusil ?

— Oh ! le coquin n'avait pas besoin de cette raison-là ; il est bien capable de l'avoir tué pour se venger de sa première condamnation. Et puis ce n'est encore rien à côté de la déposition de M. le curé.

Hier, M. le curé était si bouleversé qu'il n'avait pas la mémoire très présente, mais ce matin elle lui est revenue devant M. le juge d'instruction. Il lui a raconté que Michel n'était pas encore mort quand il l'a relevé, que le pauvre homme avait essayé de parler, et...

— Et qu'il n'en a pas eu la force, n'est-ce pas ? acheva le jeune avocat.

— Pas tout à fait, mais il en a dit assez pour qu'on sache à quoi s'en tenir. D'abord, s'il a tâché de l'appeler par son nom, c'est qu'il le connaissait, et, en effet, il con-

naissait parfaitement ce mauvais gueux, puisqu'il l'avait déjà pincé plusieurs fois.

— Il ne connaissait pas que lui, et ce n'est pas là une preuve suffisante.

— Peut-être ; mais nous avons mieux que ça. Avant de mourir, Michel a dit très distinctement : "L'assassin, c'est le bra....." il n'a pas fini le mot, mais si ça ne signifiait pas "le braconnier", je consens à perdre mes galons.

— Monsieur le brigadier, je ne suis pas bien sûr d'avoir entendu la syllabe tout entière ; Michel a articulé le son br.... C'est tout ce que je puis affirmer.

L'auteur de cette rectification était M. Jean, qui avait pu s'approcher sans qu'on l'entendit venir, tant la cause sur ce triste sujet absorbait les causeurs.

— Bra ou bre ça se ressemble bien, dit le gendarme.

— En ces matières, les moindres détails ont une telle gravité, qu'on ne saurait être trop précis, reprit le curé de Charly.

— Messieurs, dit le comte de Brannes, nous ne sommes point des juges, mais nous avons le devoir d'éclairer la justice. Voici une lettre que maître Pierre, le jardinier, m'a apportée et qui a été adressée à sa femme. J'avoue que cette lettre anonyme m'inspirerait presque des doutes favorables à l'accusé. Elle est assez convenablement tournée, et il est difficile de supposer que la personne qui l'a écrite pût être en relations avec un vagabond de cette catégorie.

— Pardonnez-moi, monsieur le comte, dit le brigadier, la chose s'explique très bien, au contraire, car le susdit vagabond est un gaillard qui n'a pas toujours vécu de maraude. Il a reçu de l'instruction, il a été riche et il a mangé son argent, ou plutôt celui de sa femme, en faisant les quatre cents coups à Paris. J'ai vu le dossier ; il est joli ! Martin (Robert-Ernest), engagé volontaire au 8e hussards, passé sous-officier et cassé de son grade pour inconduite ; accusé de détournement de mineure et renvoyé des fins de la plainte par suite du désistement du père de la jeune fille qu'il a épousée. C'est la chanteuse comme vous savez. Après sa libération du service militaire, directeur d'une agence de remplacement ; cinq ans après, poursuivi pour dettes ; compromis ensuite dans un complot politique et condamné par contumace ; — il a réussi à passer en Angleterre ; — rentré en France après la dernière amnistie ; plus, trois condamnations correctionnelles pour délits de chasse ou de pêche.

— Voilà qui suffit amplement à tout expliquer, interrompit le comte.

— Mais, demanda M. Jean, dans ce dossier, il n'y a rien, n'est-ce pas, contre cette pauvre femme qui a eu le malheur de l'épouser ?

— Rien du tout, monsieur le curé. Le gredin l'a mise sur la paille et ses deux enfants aussi. Ce n'est pas sa faute si elle est obligée de chanter dans les rues pour vivre.

— Alors, elle ne sera point inquiétée à cause de cette triste affaire ?

— Non, monsieur le curé. Elle devra seulement se tenir à la disposition du juge d'instruction.

— Aujourd'hui, monsieur le comte, voulez-vous me permettre d'aller lui porter des consolations dont elle doit avoir besoin ?

— J'allais vous le proposer, monsieur le curé, dit M. de Brannes, en s'acheminant doucement vers le perron, ce qui était une façon détournée et polie de congédier les visiteurs.

Le médecin et le brigadier comprirent et se retirèrent. Le comte accompagna M. Jean jusqu'au bas de l'escalier des communs où on avait logé la chanteuse, et Julien, poussé par une idée fixe, sortit du jardin par une grille qui donnait sur le bois de la Bélière.

Il ne se dissimulait point qu'il lui restait fort peu de chances de plaire à sa cousine, si, pour y parvenir, il lui fallait démontrer l'innocence du braconnier. Les preuves s'accumulaient contre ce malheureux, et, pour peu qu'on eût quelque expérience des affaires criminelles, on ne pouvait se faire la moindre illusion sur le sort qui l'attendait.

Et pourtant il était décidé à essayer de remplir une tâche impossible ou du moins à lutter jusqu'au bout, même contre l'évidence.

La lettre anonyme lui avait donné une lueur d'espoir. Il paraissait étrange en effet que le braconnier eût des confidentes capables d'écrire dans ce style. Mais les renseignements apportés par le brigadier de gendarmerie avaient tout remis en question.

Cependant, en admettant que l'avis vînt d'une amie de cet homme, il fallait supposer que l'amie en question connaissait la parenté de Jacqueline avec Michel, puisqu'elle s'était adressée à la femme du maraîcher, au lieu de prévenir tout simplement le garde. Elle devait avoir eu aussi des raisons toutes particulières pour agir ainsi. Donc, l'amie n'était point une parisienne quelconque, mais une personne habitant Charly ou tout au moins fort bien instruite des cousinages des gens de Charly.

De ce raisonnement, à peu près irréfutable, il suivait que les recherches devaient se concentrer dans un cercle très-restreint. Et même, à bien prendre la lettre constituait plutôt une preuve en faveur du braconnier, car il se montrait rarement dans le village et surtout il n'y fréquentait personne. Il venait rôder la nuit dans les bois et, quand il ne vendait pas son gibier à des canotiers de passage, il le portait à Paris, mais il se serait bien gardé d'aller l'offrir aux bourgeois de l'endroit. D'où il était permis de conclure que la correspondante de Jacqueline n'avait aucun rapport avec lui.

Dans tous les cas, pour arriver à la découverte de la vérité, quelle qu'elle fût, il fallait d'abord trouver cette correspondante. La solution du problème était là.

L'esprit juste et sagace de Julien fut vivement frappé de ce nouvel aspect de la question et il se dit qu'il lui fallait diriger dans ce sens l'enquête exigée par Gabrielle. Mais comment faire pour entrer en communication avec eux à moins de se résigner à subir la partie de domino du *Grand-Vainqueur* ? M. de la Chanterie pensa que, sans en venir à cette extrémité, il pourrait du moins aller voir la femme Ledoux, essayer discrètement d'en tirer quelques indications, et encore prier le bon curé de s'informer de son côté.

Il songeait à tout cela en avançant péniblement à travers le taillis du petit bois de la Bélière ; toutefois, avant de se lancer dans la recherche des personnes, il voulait refaire pour son propre compte l'enquête de l'autorité judiciaire.

Julien connaissait à merveille ce bois de la Bélière. Il commença par chercher l'endroit où le faisan avait été tué et il le reconnut sans peine. Arrivé au pied des trois grands arbres désignés par Robert, il constata par ses yeux de légères éraflures produites par les grains de plomb sur le tronc et sur les basses branches ; puis il se mit à mesurer la distance entre les baliveaux et la clairière. Il y avait au moins trente pas et aucun chemin frayé. S'il avait suivi la ligne droite, le meurtrier avait dû laisser des traces de son passage. M. de la Chanterie n'en aperçut aucune. Il est vrai que les gendarmes, le curé, M. de Brannes et lui-même accompagnant l'accusé la veille au soir, n'en avaient pas laissé davantage, peut-être parce qu'ils s'étaient appliqués à marcher lentement et avec précaution.

En revanche, des baliveaux au chemin de halage, on pouvait le suivre presque pied à pied, en se guidant sur les branches cassées, les fougères arrachées et les herbes foulées. Robert, tout semblait l'indiquer, s'était hâté de fuir après avoir ramassé le faisan, et il avait traversé le taillis tête baissée, brochant à travers les fourrés comme un sanglier et ne songeant qu'à gagner le large.

Cette première exploration fut donc entièrement favorable à l'accusé, et cet heureux résultat mit Julien en goût de continuer. Il revint à la clairière, examina la place où Michel était tombé et n'y vit rien de particulier.

Le gazon avait bu le sang du pauvre garde, les petites fleurs sauvages que le poids de son cadavre avait courbées s'étaient déjà redressées. Nul n'aurait soupçonné qu'un crime avait été commis là, sous ce dôme de verdure, sur ce tapis de mousse, et Julien fut obligé de faire un effort sur lui-même pour se rappeler qu'il n'était pas venu admirer dans le bois de la Bélière les splendeurs de la nature, toujours indifférente aux scélératesses des hommes.

Il compléta ses investigations en fouillant la partie du taillis qui s'étendait vers les prairies, et il reconnut bientôt, avec une très vive satisfaction, qu'un homme avait dû passer par là. Les broussailles étaient froissées et les ronces piétinées derrière une grosse souche très-propre à cacher un homme embusqué. Devait-on croire que l'assassin avait attendu à cette place le moment où Michel passerait à sa portée ? Julien se le demandait, et il s'étonnait que le brigadier n'eût pas signalé ce détail important.

En se baissant pour regarder de plus près le pied de la souche, il aperçut sous une touffe d'herbes sèches un papier qu'il se hâta de ramasser et du premier coup d'œil, à la façon dont ce papier était roulé en boule, Julien reconnut qu'il avait dû servir à bourrer un fusil.

La découverte avait par elle-même une grande importance et le jeune avocat en comprit aussitôt toute la valeur. Si cette bourre était sortie du canon d'une arme à feu, il devenait évident que trois coups de fusil étaient partis dans le bois, un de plus que ne voulait l'admettre l'accusation. Par le fait seul de cette trouvaille, M. Julien de la Chanterie, qui avait l'imagination prompte, en était déjà à regretter de ne pas avoir de témoins sous la main pour la constater, car il devinait qu'on élèverait des doutes sur son authenticité.

Faute de pouvoir la montrer, il se mit à l'examiner en

connaisseur. Le papier portait d'un côté l'empreinte de la charge de plomb à laquelle il avait été superposé dans le canon.

Sous la pression énergique de la baguette qui avait enfoncé la bourre, les grains s'y étaient moulés en creux. Mais la poudre ne l'avait ni déformée, ni même noircie, preuve que le coup n'avait pas été tiré. Nouvelle déception, qui remettait les choses en l'état et donnait encore une fois raison au brigadier. Julien n'y comprenait plus rien.

A force pourtant de tourner et de retourner le papier, il finit par remarquer, sur la surface opposée à celle qui avait été en contact avec le plomb, de légères déchirures.

— Sot que je suis ! murmura-t-il, c'est un tire-bourre qui a fait cela.

En y regardant de plus près, il reconnut qu'il n'y avait plus à en douter : l'assassin avait débourré son fusil et substitué au papier les rondelles de feutre qui s'étaient retrouvées près du cadavre. Pour qu'il eût eu l'idée et le loisir de prendre cette précaution, il fallait qu'il eût guetté longuement à cette place l'arrivée de Michel, et cette conclusion était favorable au braconnier, qui ne se serait certainement pas avisé de cette ruse et qui, au surplus, n'aurait pas eu le temps de la mettre en pratique.

Maintenant, dans quel but le coupable, quel qu'il fût, s'était-il donné la peine de modifier au dernier moment la charge de son arme ? Evidemment, parce qu'à ce moment-là seulement il s'était souvenu que le papier de la bourre pourrait le compromettre s'il venait à être retrouvé. Alors, sans perdre une seconde, il l'avait extrait du canon.

On pouvait s'étonner qu'il ne l'eût pas remis dans sa poche, au lieu de le jeter dans un buisson ; c'était là une maladresse inexplicable de la part d'un coquin si prudent. Mais qui prouvait qu'il l'avait commise volontairement ? rien n'empêchait que, dans la précipitation de ses mouvements, il eût laissé tomber cette bourre et que l'obscurité l'eût dérobée à ses recherches.

Enchanté et plein d'espoir, le jeune avocat se hâta de dérouler cette boule qui contenait peut-être le mot de l'énigme.

Le papier était très-fin et très-souple, et Julien vit bientôt que ce papier avait servi à écrire une lettre. Par malheur, de cette lettre il ne restait que la moitié d'un feuillet et encore n'était-il écrit que d'un seul côté, probablement parce qu'il contenait la fin de l'épître.

A peine M. de la Chanterie y eut-il jeté les yeux qu'il reconnut avec une indicible émotion l'écriture de l'avis anonyme adressé à Jacqueline Ledoux.

La lettre avait dû être froissée avec impatience, après avoir été lue, puis déchirée brusquement en plusieurs morceaux dont un seul avait été introduit dans le canon du fusil, à moins que les autres n'eussent formé la seconde bourre, celle qui ne se retrouvait pas, peut-être parce qu'elle avait été brûlée par la poudre. Il était même permis de supposer que l'assassin avait reçu ce message important au moment où il se préparait à partir pour son abominable expédition nocturne.

Quoi qu'il en fût, ce débris de missive présentait l'aspect fidèlement reproduit ci-dessous :

« Depuis que j'ai tout quitté pour te
« n'ai pas cessé un seul jour de

" mon dévouement. J'ai supporté
 " humiliations; toutes les tortures
 " fausse, sans me plaindre, sans
 " un reproche. Mais le sacrifice
 " et je n'aurai jamais le courage
 " une infamie; car ce serait une
 " de laisser croire à ce
 " suis libre. Il y a des moments
 " me demande si ton projet n'est
 " de moi, si tu ne me hais pas, si
 " méprises pas, car enfin, ô
 " m'aimais, tu ne me commanderais pas
 " ce jeune homme si loyal
 " l'attirer pour lui arracher
 " des jours où tu me fais peur, quand
 " de te défaire de ce garde qui
 " autrefois en Alsace. Je t'en supplie,
 " renonce à ce criminel
 " dire que je suis folle,
 " demande en grâce de
 " quitterons ce pays. Oh ! si
 " comme nous serions heureux !
 " un seul mot, et je

En relisant attentivement le papier déchiré, Julien parvint bien vite à en dégager la signification générale. La lettre était d'une femme malheureuse. Elle s'adressait à l'homme qu'elle aimait et qui la faisait souffrir. Il était tout aussi évident que l'homme en question ne pouvait être qu'un abominable gremlin, capable d'abuser odieusement de l'amour de cette infortunée créature. Il y avait des lignes entre lesquelles on pouvait lire des infamies ; le mot, du reste, s'y trouvait en toutes lettres. Il résultait aussi des dernières phrases que ce couple assez mal assorti n'était pas fixé à tout jamais à Charly-sous-Bois, quoiqu'il y habitât, ou tout au moins qu'il s'y trouvât momentanément.

Toutes ces indications, si incomplètes qu'elles fussent, pouvaient, avec le temps, conduire à la découverte de la vérité tout entière. Mais ce qui importait bien plus, c'était la preuve que cette lettre avait été adressée à l'assassin de Michel.

De qui venaient les deux écrits sortis de la même main ?

— Et si cette lettre était de la femme du braconnier ? murmura Julien ?

La supposition n'avait rien de trop invraisemblable, et il s'étonna même qu'elle ne se fût pas présentée plus tôt à son esprit. Si elle était fondée, l'assassin ne devait être que Robert.

Désolé, Julien regardait d'un air piteux l'écrit tout froissé, dont les lignes incomplètes contenaient peut-être un arrêt de mort.

Le curé de Charly lui avait dit, la veille, que la chanteuse avant de tomber si bas, avait vécu dans un monde avouable, et qu'elle avait été bien élevée. Dès lors, il se pouvait qu'elle écrivit correctement.

Il fallait admettre, il est vrai, que cette femme connaissait la ménagère du père Ledoux et sa parenté avec Michel, mais la chose n'était point matériellement impossible. Si la chanteuse ne demeurait pas à Charly, elle avait pu y venir maintes fois pour exercer son indus-

trie errante, et rien n'empêchait qu'elle se fût renseignée sur les habitants.

Le reste allait tout seul, car presque toutes les phrases tronquées semblaient présenter un sens très conforme à la situation du braconnier Robert et de sa femme Eugénie. L'auteur de la lettre parlait de *son dévouement*, de *ses humiliations*, de *sacrifices* accomplis ou à accomplir. Ces mots avaient dû venir naturellement sous la plume d'une pauvre créature tyrannisée et maltraitée depuis des années. Il était question d'une *infamie* que, sans doute, il lui proposait de commettre. Rien de moins surprenant de la part d'un pareil chenapan.

Plus loin venait une humble prière : on demandait *en grâce de quitter le pays*. Souhait très-esplicable encore.

Il n'était pas jusqu'à ces mots : "*Autrefois en Alsace,*" qui ne puissent s'expliquer assez bien.

Michel était né à Colmar, et Robert, qui avait servi jadis dans un régiment de hussards, avait pu y rencontrer le garde.

Restait ce passage où il s'agissait de *secrets à arracher* à quelqu'un. Celui-là présentait un sens énigmatique, mais le reste était fort clair, ou du moins paraissait tel à M. de la Chanterie, qui perdait du coup tout espoir.

Comment se représenter jamais devant mademoiselle de Brannes pour lui montrer ce malheureux résultat de ses recherches ?

Il en était là de ses réflexions et il venait de serrer le précieux fragment dans son portefeuille, quand il crut entendre derrière lui quelque chose remuer dans le tailleur. Il se retourna vivement et il ne vit personne.

Il y avait un grand quart d'heure qu'il méditait, le dos appuyé au tronc d'arbre au pied duquel il venait de ramasser le papier, et il se croyait bien seul.

Il continua machinalement à prêter l'oreille, et il perçut bientôt des sons plus distincts et plus caractérisés.

Les branches craquaient faiblement et les feuilles sèches crépitaient sous un pas lourd et prudent qui n'était certainement point le pas d'un animal.

Julien avait l'ouïe très-fine, et il crut même reconnaître le grincement particulier des épines s'accrochant aux habits d'un homme qui se glisse sous un hallier. Il n'y avait plus à en douter, quelqu'un marchait tout près de lui, et marchait avec précaution pour qu'on ne l'entendît pas.

Cela lui parut étrange que ce promeneur cherchât à se cacher en plein midi comme un maraudeur nocturne, et il se demandait ce que cela voulait dire, quand tout à coup l'idée lui vint qu'on l'épiait. Qui et dans quel but ?

Si c'était l'assassin, venu là pour chercher la bourre compromettante qu'il se sera souvenu d'y avoir perdue, l'assassin se sauvant parce qu'il m'a vu..., alors ce ne serait donc pas le braconnier.

M. de la Chanterie se mit à crier :

— Qui est là ?

On ne répondit pas, mais les craquements redoublèrent d'intensité et le pas s'accéléra sensiblement. Pour le coup, c'était clair, l'homme avait des raisons majeures pour ne pas se montrer et il cherchait à prendre le large.

Julien se jeta tête baissée dans les broussailles.

L'individu poursuivi s'était mis à détalier énergiquement, et de ce moment commença une course effrénée. M. de La Chanterie n'eut pas le dessous, mais il ne réussit

sit pas à gagner sur son adversaire. Il le suivait *au jugé*. Deux ou trois fois, il aperçut un pan de blouse bleue arrêté au passage par les épines et aussitôt dégagé, mais ce fut tout. Le corps ne se montra point et encore moins la figure.

Julien redoubla d'efforts. Il ne doutait plus d'être sur la piste de l'assassin, et il était prêt à risquer sa vie pour voir le visage de cet homme.

Tout à coup, le chassé prit un parti et se mit à descendre en ligne droite vers le bas du coteau. Il passait maintenant comme un boulet de canon à travers les massifs les plus serrés, et il bondissait comme un cerf par-dessus les plus hauts buissons. Encore quelques secondes et il allait atteindre la lisière. L'instant était critique. Julien y alla avec tant d'ardeur, qu'il aurait probablement rejoint le fuyard, par malheur, son pied s'embarrassa dans une racine, et il tomba en avant, les bras étendus.

La chute fut d'autant plus rude que le terrain s'abaissait en pente très rapide, et il s'en fallut de peu qu'il ne s'ebornât.

Il conserva pourtant assez de sang-froid pour chercher à se relever prestement, mais plus il tentait de se dégager, moins il y réussissait. On aurait dit que le diable s'en mêlait.

Le bruit de la course enragée de l'homme poursuivi avait déjà cessé. Il était évident qu'il avait réussi à se tirer du fourré, et qu'il fuyait maintenant à toutes jambes sur un chemin uni.

Tout n'était pas perdu cependant, et il y avait encore chance de le rattraper en plaine. Julien, surexcité, se démena si bien, qu'il réussit à se remettre sur pied. Alors, il se lança furieusement vers la lisière du taillis, où l'attendait, hélas! une déception colossale.

Le fuyard avait disparu sans laisser de traces: mais en suivant le fossé qui bordait le sentier, il aperçut bientôt des indices inespérés.

Au milieu d'une touffe d'orties apparaissait un paquet de vêtements sur lequel il se jeta avec empressement. Ce paquet, se composait d'une blouse bleue et d'un pantalon de grosse toile pareil à ceux que les ouvriers à l'atelier portent par-dessus leurs habits de ville. Il y avait aussi un large mouchoir de coton à carreau percé de deux trous ronds symétriquement espacés. Ces hardes étaient criblées de déchirures qui ne laissaient aucun doute sur l'usage récent auquel elles avaient servi. Le fuyard s'en était affublé pour courir le bois, et il venait de s'en débarrasser, afin de dérouter les recherches. Le mouchoir, troué, avait dû lui servir de masque pour se cacher la figure.

Dans tous les cas, la découverte était précieuse, et il était presque permis d'espérer qu'on retrouverait plus tard le marchand qui avait vendu ces loques; mais il s'agissait d'abord de rattraper leur propriétaire.

Julien allait descendre en courant jusqu'au bord de l'eau, mais à peine eut-il jeté les yeux au-dessous de lui, qu'il s'arrêta, cloué sur place par la surprise.

La berge de la Marne, en cet endroit, était coupée à pic et surplombait presque les eaux tranquilles de la rivière; mais tout près de là, à dix pas en amont, elle s'abaissait en pente douce jusqu'à former tout au bord du courant une petite esplanade gazonnée. La place semblait aménagée tout exprès pour y rêver, pour y parler d'amour ou même pour y pêcher à la ligne; mais ce jour-là elle était

occupée par un personnage qui n'était ni un rêveur, ni un amoureux, ni un pêcheur.

Assis sur un pliant, abrité par un immense parasol, cet amateur de la belle nature avait devant lui une toile posée sur un chevalet, tenait de la main gauche une palette et de la main droite un pinceau dont il s'escriyait avec une ardeur sans pareille.

Julien, qui le voyait à profil perdu, n'apercevait guère, de son visage qu'un bout de favori d'une nuance dorée, mais il ne perdait pas un détail de son costume, et ce costume lui paraissait d'une élégance et d'une fraîcheur irréprochables.

Un chapeau de paille très fine, orné d'un ruban bleu, un caban de laine blanche comme en portent les officiers d'Afrique, un pantalon de coutil à raies, des guêtres pareilles et des souliers vernis, composaient la mirifique toilette de cet artiste.—un artiste comme on n'en rencontre guère en plein vent. Cette tenue ressemblait si peu à celle d'un *rapin* sérieux, qu'à première vue elle inspira des soupçons à M. de La Chanterie. C'était encore moins il est vrai, celle d'un coureur des bois, et il semblait insensé de supposer que ce peintre sortait des taillis épineux de la Bélière.

Mais ce qui frappait surtout le jeune avocat, c'était la coïncidence de cette rencontre avec la disparition du fuyard. Un maraudeur en guenilles s'évanouissait au moment où Julien allait le saisir. Un peintre habillé de neuf apparaissait tout juste à ce même moment et à peu près à la même place, et pourtant cet inconnu paraissait suspect à Julien.

Dans tous les cas, il fallait que le prince fût très-absorbé par sa peinture pour ne s'être point dérangé alors qu'à cinquante pas de son chevalet on appelait à l'aide, à l'assassin! Quant à croire qu'il n'avait rien entendu, la supposition n'était pas admissible, il fallait absolument se contenter de penser que ce bel indifférent était doué d'un sang-froid exceptionnel, à moins qu'il n'y eût là-dessous quelque mystère.

Julien, qui penchait pour ce dernier avis, voulut en avoir le cœur net. Il s'avança rapidement sur la berge, et se mit à appeler:

— Monsieur! monsieur!

L'homme tourna la tête, puis après avoir toisé d'un coup d'œil celui qui l'interpellait, il haussa les épaules et se remit à la besogne.

Le procédé était leste et mit Julien en colère.

— Monsieur, dit-il vivement, je vous jure que vous me rendez raison de votre insolence.

Cette fois, le peintre muet poussa une espèce de ricane ment sec et, dit en scandant ses mots:

— Vous rendre raison, à vous?

— Oui, à moi, monsieur. Pour qui me prenez-vous donc?

— Je vous prends pour un fou. Tout à l'heure, je vous prenais pour un mendiant ou pour un vagabond.

Cette froide réponse fit faire à Julien un retour sur lui-même. Qu'il eût l'air d'un fou, cela n'était que trop probable; d'un mendiant ou d'un vagabond, cela se pouvait fort bien aussi: il n'eut, pour s'en convaincre, qu'à jeter un coup d'œil sur le délabrement de son costume.

Il dut s'avouer à lui-même que son premier abord n'avait pas dû inspirer grande confiance à cet artiste si correct dans sa toilette.

— Je conçois, monsieur, dit-il, que le désordre où je suis vous ait d'abord mis en garde contre moi, mais ma figure et mon langage suffisaient, je pense, pour vous tirer d'erreur, et quand je vous aurai dit mon nom...

— Je ne tiens pas à le savoir, interrompit le paysagiste.

— Soit ! dit sèchement Julien, mais j'ai un renseignement à vous demander, et je vous prie de me le donner sur-le-champ. Vous avez dû voir passer tout à l'heure un homme qui courait ?

— Je n'ai vu personne.

— Mais au moins, vous avez dû l'entendre ?

— C'est possible, c'est même probable ; seulement, je n'y ai fait aucune attention.

Mais, voici un cavalier qui vient vers nous, je vous engage à lui demander des nouvelles de l'homme que vous cherchez.

Julien ne répondit pas plus qu'il ne bougea.

De cet homme, tout lui semblait suspect : sa manie de peindre en plein midi, son insolence exagérée d'abord, puis son indifférence affectée de ce qui se passait autour de lui.

J'interrogerai, monsieur, reprit le jeune avocat, la personne qui va passer tout à l'heure ; mais en attendant, je vous prie de m'expliquer comment il se fait que vous ne m'avez pas entendu quand j'ai crié de toutes mes forces : A l'assassin !

— C'est que, sans doute, le vent venait de l'Est.

— Fort bien, mais il ne souffle plus maintenant, et vous entendez qu'il s'agit d'un crime dont je viens de poursuivre l'auteur ou le complice...

Celui qui est sorti précipitamment du bois, il n'y a pas un quart d'heure, et qui a dû passer tout près de vous.

— J'avoue que vous finissez par piquer ma curiosité. Quel forfait a donc commis ce pauvre diable que vous chassez comme un lièvre.

— Un meurtre.

— Quoi ! on vient de tuer quelqu'un dans ce taillis ? à l'instant ?

— Non, c'est hier soir qu'on a tué quelqu'un, et pas de ce côté du bois. Mais le coupable est revenu aujourd'hui chercher une pièce de conviction qu'il avait eu l'imprudence de laisser à la place où il a frappé sa victime ; je l'y avais devancé ; je l'ai surpris au moment où il se glissait à travers les buissons, j'ai couru après lui, et j'allais l'atteindre, lorsque le pied m'a manqué...

— Savez-vous, monsieur que votre récit commence à m'intéresser ? dit le paysagiste d'un air très-sérieux. Puis-je vous demander ce que c'était que cette pièce de conviction si importante ?

— Une lettre, monsieur, une lettre à lui adressée dont il s'est servi pour bourrer son fusil.

— Comment savez-vous cela ?

— Je le sais, parce que je l'ai trouvée, cette lettre, parce que je l'ai, là, dans mon portefeuille, et je vous réponds que je parviendrai à en découvrir l'auteur, dussé-je faire écrire sous mes yeux tous les habitants de Charly les uns après les autres.

A ce moment, le cavalier que l'avocat avait oublié arrivait à portée et une voix se mit à crier :

— Julien !

M. de la Chanterie se retourna et vit son cousin, le capitaine Henri de Brannes, monté sur une magnifique jument de demi-sang qu'il avait bien de la peine à mettre au pas.

— Que diable fais-tu là ? reprit l'officier, et d'où sors-tu donc ? Qui t'a arrangé de la sorte ? Est-ce qu'on a voulu t'assassiner aussi ?

Julien allait répondre, mais Henri ne lui en laissa pas le temps. A peine eut-il aperçu l'élégant paysagiste qu'il le salua avec une politesse marquée, et, mettant aussitôt pied à terre s'avança en disant :

— Pardonnez-moi, monsieur, je ne vous avais pas aperçu, je m'attendais si peu à vous rencontrer ici... mais j'en suis d'autant plus heureux que je viens précisément de me présenter chez vous.

— Je regrette, dit le personnage, que vous ayez pris inutilement cette peine.

— Oh ! je vous demanderai la permission de revenir, interrompit le capitaine, mais il faut d'abord que je vous présente M. Julien de la Chanterie, mon cousin-germain.

— M. de la Chanterie, avocat, docteur en droit, reprit Henri en poussant par les épaules son jeune parent, qui se laissa faire sans le moindre enthousiasme.

Et il ajouta, pour compléter les formules consacrées :

— M. Wassmann, officier au service de Sa Majesté l'Empereur d'Autriche, et notre plus proche voisin.

— Quoi ! s'écria Julien, c'est monsieur qui habite le pavillon des Sorbiers ?

— Oui, monsieur, dit l'étranger en saluant, et, si j'avais su avoir l'honneur de parler au neveu de M. le comte de Brannes, je vous prie de croire que mon accueil eût été tout autre, mais je ne pouvais pas vous deviner sous ce costume.

— Monsieur, dit poliment, mais froidement, Julien, je regrette de m'être laissé ainsi emporter par un mouvement d'impatience. J'ignorais, moi aussi, qui vous étiez. Mais je m'étonne que vous m'avez poussé à vous raconter l'assassinat du garde, alors que vous la saviez parfaitement.

— Pardonnez, répondit M. Wassmann, je n'en savais que ce que la rumeur publique m'en avait appris et les questions que vous me posiez n'étaient pas de nature à m'éclairer beaucoup. Vous me parliez tout à la fois d'une lettre trouvée par vous dans le bois, d'un homme qui se sauvait et qui avait dû passer par ici...

— Je suis sûr qu'il a passé, interrompit Julien.

— Et moi, je suis sûr que je ne l'ai pas vu. Tout s'explique, d'ailleurs. Celui que vous poursuiviez a fort bien pu suivre le chemin de halage ou se jeter dans le pré sans que je m'en sois aperçu. Mais, j'y pense, M. de Brannes a dû rencontrer le fuyard.

— Je n'ai rencontré personne, dit le capitaine.

— C'est donc que le drôle aura descendu le cours de la Marne, reprit avec calme M. Wassmann. Il sera sans doute rentré à Paris par le chemin de fer.

— Je renonce à courir après lui, mais non à le retrouver plus tard, car il a laissé des dépouilles qui aideront à le convaincre, quand on l'aura pris, dit Julien en appuyant sur la dernière phrase.

— Je le souhaite de tout mon cœur, monsieur, et je suis vraiment désolé de ne pouvoir prolonger un entretien

qui m'intéresse au plus haut point, mais j'aperçois là-bas ma voiture. C'est ma fille qui vient me prendre en passant pour m'emmener à Paris. Vous m'excuserez donc, messieurs, de vous fausser compagnie, et vous me ferez, je l'espère, le plaisir de venir un de ces soirs fumer un cigare chez moi, J'en ai d'excellents.

— Bien volontiers, répondit Henri de Brannes.

— Si je n'avais craint d'être indiscret, reprit tranquillement l'étranger, je me serais présenté depuis longtemps au château de Chasseneuil; mais je vous prie, capitaine, de dire à M. le comte, votre père, que je compte aller le saluer chez lui, dès demain.

— Mon père sera très-flatté assurément, balbutia le jeune officier.

— Ma fille Catherine s'estimerait très heureuse aussi d'entrer en relations avec mademoiselle de Brannes.

Cette fois, le capitaine n'osa pas formuler une approbation bien nette, car il n'était rien moins que sûr du contentement paternel, et il savait à merveille que sa sœur Gabrielle ne se souciait nullement de voir mademoiselle Wassmann. Il se borna donc à s'incliner en signe d'acquiescement, et ce, à la grande indignation de Julien.

Cependant, les trotteurs russes avaient dévoré l'espace, et la voiture, une élégante et légère victoria, venait de s'arrêter avec une précision qui faisait honneur à l'habileté de son cocher. La mauvaise humeur de Julien n'alla pas jusqu'à l'empêcher d'y jeter un coup d'œil, et il y vit une ravissante personne. Nonchalamment étendue sur les coussins et abritée sous son ombrelle blanche, mademoiselle Wassmann lui parut cent fois plus jolie qu'il ne se l'était imaginé. Il s'attendait à envisager une belle créature bien fraîche, bien grasse et bien blonde, comme toutes les Allemandes, et il admirait une grande et swelte jeune fille qui avait des cheveux châtain, de grands yeux noirs et doux, un teint pâle, des traits fins et réguliers, une physionomie expressive et mélancolique. Ces grâces, assurément, ne se pouvaient comparer à la fière beauté et au charme pénétrant de Gabrielle de Brannes, mais cependant Julien se sentait déjà plus disposé à excuser les accointances de son cousin avec le père de cette merveille étrangère.

Renonçant à faire des présentations, M. Wassman envoya aux deux jeunes gens un "au revoir, messieurs" qui parut à Henri plein de promesses, et que Julien trouva révoltant d'impudence. La charmante Catherine s'était à peine inclinée, mais ses yeux avaient brillé à travers les dentelles de son ombrelle et ce n'était pas M. de la Chanterie qu'ils regardaient.

La victoria fila comme un flèche et les cousins restèrent en face l'un de l'autre et assez embarrassés de leur contenance.

— Dis donc, Julien, parions que tu n'as jamais vu une si jolie femme, s'écria tout à coup le capitaine en frisant sa longue moustache blonde.

— C'est possible, riposta Julien, mais je n'ai jamais vu un homme qui me soit aussi antipathique que monsieur son père.

— Bah! Vas-tu pas me soutenir que c'est un brigand déguisé, comme tu le lui as dit tout à l'heure, ou peu s'en faut?

— Si je l'ai dit, j'ai des raisons pour le penser. Tu

parles de déguisement; quand tu auras vu celui que j'ai trouvé là-bas...

— Un déguisement! Ces bottes-là en sont-elles? demanda le capitaine en montrant du bout de sa cravache une botte à l'écuycère qui flottait sur l'eau.

Julien se précipita sur cette nouvelle pièce de conviction avec une ardeur qui fit rire aux éclats Henri de Brannes. Il lui fallut, pour la saisir, entrer dans l'eau jusqu'au genou, s'accroupir et s'éclabousser outrageusement.

L'intrépide avocat fut bien payé de ses peines. La botte était d'un cuir jaune et souple, de fabrication étrangère. Elle n'était point munie d'éperons, mais elle portait des traces nombreuses et récentes d'un contact répété avec des pierres pointues et des bois épineux. Evidemment, elle avait fait office de cuirasse pour protéger des jambes aventurées dans des chemins difficiles. Quelles jambes? Celles de M. Wassmann, sans aucun doute, et ainsi s'expliquait la fraîcheur immaculée des souliers vernis et des chaussettes en soie qui complétaient son costume de peintre.

Pendant que Julien tournait et retournait en tout sens cette trouvaille bizarre, le capitaine riait à se tenir les côtes.

— L'autre! il me faut l'autre! s'écria Julien sans s'inquiéter des plaisanteries de son cousin.

L'autre n'était pas loin. Il la trouva enfoncée dans la vase à dix pas au-dessus de l'endroit où le peintre avait planté son cheval.

— Voyons, mon petit Julien, lui dit Henri après s'en être donné à cœur joie de pouffer, apprends-moi, je t'en prie, ce que tu veux faire de ces vénérables chaussures.

— Tu avais deviné tout à l'heure..., j'apporte le reste du déguisement. Tu vois ces guenilles. Eh! bien, l'homme que j'ai poursuivi à travers le taillis s'en était affublé pour ne pas être reconnu; il s'est déshabillé ici en un tour de main et débotté sur le bord de la Marne. Est-ce clair?

— Clair tant que tu voudras, mais jamais je ne croirai qu'un gentleman, orné de plusieurs millions, s'amuserait à tuer les gardes de mon père.

— Mon cher Henri, dit-il, je n'ai pas plus que toi l'envie d'accuser M. Wassmann. Sa fille est, parbleu! bien trop jolie pour avoir un père scélérat. Seulement je tiens une piste que je veux suivre jusqu'au bout.

(A CONTINUER).

LA "VIE POPULAIRE"

Paraissant toutes les Semaines.

PRIX D'ABONNEMENT { SIX MOIS - - - - \$1.75
UN AN - - - - - 3.00

Adresser toutes Communications à

F. X. LESSARD, ÉDITEUR-PROPRIÉTAIRE.

1650, rue Notre-Dame, Montréal (Canada.)

P. S. Une remise libérale sera faite aux libraires et marchands de journaux.

RECREATIONS AMUSANTES.

—O:—

TOURS DE CARTES.

Pour intéresser et amuser tout à la fois nos lecteurs et les mettre à même de passer agréablement leurs soirées, lorsque l'hiver ramènera la mode des veillées traditionnelles, nous allons publier successivement, chaque semaine les tours de cartes les plus ingénieux, en les expliquant d'une façon tellement claire et méthodique, que tout le monde pourra les comprendre en très-peu de temps.

Les amusements que peuvent procurer les cartes sont les plus nombreux et les plus intéressants, tant à cause de l'adresse qu'ils exigent que par les combinaisons diverses dont ils sont susceptibles. Ils n'entraînent pas non plus de grandes dépenses et n'exigent que de l'intelligence et un peu d'adresse. Avec beaucoup d'exercice et du sang-froid devant les spectateurs, il n'est personne parmi les lecteurs de la Vie Populaire, qui ne puisse arriver rapidement à les faire d'une manière très-agréable.

Les personnes qui désirent s'adonner aux tours de carte doivent s'appliquer aux exercices élémentaires sans lesquels on ne peut faire adroitement aucune opération de ce genre. Ainsi, il faut savoir faire sauter la coupe des deux mains ou d'une seule main, il faut connaître la manière d'opérer les quatre espèces de faux mélanges, de filer la carte, d'enlever la carte, de poser la carte, de savoir préparer les cartes longues et les cartes larges.

Appliquez-vous aussi à donner aux traits de votre visage une immobilité parfaite afin qu'on ne devine pas votre émotion quand vous avez de la peine à mener à bien un tour de cartes commencé.

Nous donnerons d'ailleurs un peu plus loin, les préceptes généraux qu'il est indispensable de suivre à la lettre si on veut réussir dans l'art de faire parler les cartes, suivant l'expression employée autrefois dans la Magie blanche.

Ces tours de cartes sont à la portée de tout le monde : l'ouvrier, l'artisan des campagnes y trouveront de nombreuses distractions ; les hommes de goût n'hésiteront pas à y chercher les amusements les plus singuliers et les combinaisons les plus ingénieuses de l'art de manier les cartes.

PREMIERE RECREATION

FAIRE SAUTER LA COUPE DES DEUX MAINS.

Pour faire sauter la coupe des deux mains, il faut :

1o Tenir le jeu dans la main gauche et le diviser en deux parties égales, en mettant le petit doigt entre deux ;

2o Poser la main droite sur le jeu de carte, en serrant le paquet inférieur entre le pouce et le doigt du milieu de cette main. Dans cette position, le paquet supérieur se trouve serré entre le petit doigt de la main gauche et les deux doigts annulaire et du milieu de cette même main ;

3o En tenant toujours le paquet inférieur avec la même main droite sans serrer le paquet supérieur avec cette main, tâchez de tirer ce dernier avec la main gauche pour le faire passer par-dessous lentement et sans bruit. Au début, cet exercice offre de la difficulté, mais une heure d'exercice par jour vous donnera à cet égard une grande facilité.

Remarquez qu'immédiatement après la coupe, les paquets peuvent et doivent avoir des positions différentes, selon le besoin, ainsi ils peuvent :

1o Être réunis et n'en faire qu'un ;

2o Ils peuvent être croisés et posés de biais l'un sur l'autre.

3o Ils peuvent être séparés, et un dans chaque main ;

4o Ils peuvent être séparés par l'index de la main droite, et se trouver tous deux dans cette main ;

5o Les deux paquets peuvent être réunis dans la main gauche, de manière que les figures des cartes du paquet inférieur soient tournées vers le ciel.

Il est indispensable de s'exercer à toutes ces positions.

DEUXIEME RECREATION

FAIRE SAUTER LA COUPE D'UNE SEULE MAIN

Les détails que nous allons donner sont peut-être d'une assez grande difficulté, mais ils sont indispensables, ces tours demandent une grande adresse des mains.

Pour faire sauter la coupe d'une seule main, il faut :

1o Tenir les cartes dans la main gauche ;

2o Diviser les cartes en deux paquets, ce qu'on fait en serrant le paquet supérieur entre la jointure du pouce et la naissance de l'index, et en tenant le paquet inférieur également serré entre la naissance de l'index et la première jointure du doigt du milieu et du doigt annulaire. Dans cette seconde position, l'index et le petit doigt sont les seuls parfaitement libres ;

3o Passer l'index et le petit doigt sous le paquet inférieur, pour tenir ce paquet fortement serré entre ces deux derniers doigts d'une part, et le doigt du milieu avec l'annulaire de l'autre côté ;

4o En conservant le pouce dans la même position, déployer les quatre autres doigts pour donner au paquet inférieur une position telle, que les cartes du paquet inférieur sont renversées, c'est-à-dire tournées vers le ciel ; mais elles sont toujours fortement serrées entre l'index et le petit doigt d'une part, et les deux doigts du milieu qui sont dessous ;

5o Déployer un peu le pouce pour lâcher le paquet supérieur, en l'appuyant sur l'index et le petit doigt, et porter en même temps sur le pouce le paquet inférieur. Dans cette cinquième position, le paquet inférieur a déjà pris le dessus, et les figures des cartes, dans les deux paquets, sont tournées vers la terre ;

6o Oter le pouce d'entre les deux paquets pour le faire passer dessus, en poussant les deux paquets vers la naissance du pouce, de manière qu'ils se tiennent parfaitement l'un sur l'autre, pour n'en faire qu'un. Dans cette sixième position, les deux paquets sont encore séparés par l'index et le petit doigt. Il ne reste donc qu'à ôter ces deux doigts de leur place, en les dépliant.

Avec des exercices soutenus, on arrive très-rapidement à faire sauter la coupe d'une seule main au moins vingt fois par minute.

L'ESCAMOTEUR DE BONNE SOCIETE

TOURS DE PHYSIQUE ET DE CHIMIE AMUSANTE.

On voit chez quelques Industriels d'énormes melons dans des bocaux de verre dont l'orifice permettrait à peine à un objet gros comme le doigt de passer. Mais si le melon peut pousser dans une prison de verre, la poule n'y peut pondre son œuf. Prenez un œuf bien frais, d'une grosseur médiocre ; mettez-le dans un vase rempli de vinaigre très fort. La coquille s'amollira, et au bout de vingt-quatre heures elle sera devenue flexible et si élastique que l'œuf pourra s'allonger de manière à entrer dans une bouteille. Avec de l'eau fraîche, l'œuf reprendra sa solidité, et les gens qui ne connaîtront pas le procédé seront fort surpris de le voir enfermer dans un vase, par l'ouverture duquel il leur paraîtra impossible qu'il soit entré.

LES MERVEILLES DE LA SECONDE VUE.

Voici un tour entièrement neuf, dont l'exécution est des plus faciles.

Vous convenez avec une personne de la société de désigner certains objets chacun par une lettre de l'alphabet ; ainsi B voudra dire bague, C chaîne, E écu, F flacon, L lunettes, P portefeuille, T tabatière. Vous dites à cette personne : — Monsieur N....., puisque vous êtes si heureusement doué de la seconde vue, que les murs ont pour vous des yeux et des oreilles, vous allez, s'il vous plaît, descendre dans la cour, et vous nous direz de là le nom de l'objet que chaque personne de la société aura pris sur ce guéridon.

Monsieur N..... descend dans la cour ; alors vous priez les personnes de la société de déposer sur le guéridon quelqu'un des objets qu'elles ont sur elles ; vous arrangez symétriquement ces objets, et vous trouvez facilement un prétexte pour ne pas en admettre deux dont le nom commence par la même lettre alphabétique. Cela fait, vous dites à ces personnes de prendre chacune un des objets déposés. Chacun ayant pris un des objets, vous criez par la fenêtre, sans vous montrer : " Bien difficile vous sera de dire ce qu'a pris M. " Le premier mot de votre phrase commençant par un B, il est très facile à la personne qui est dans la cour de répondre immédiatement : " C'est nue bague. " Alors vous reprenez : " C'est bien, mais qu'a pris M. tel ? " Votre phrase commençant par un C, il dira : " C'est une chaîne. " Vous reprenez : " Et maintenant, dites ce qu'a pris M. tel ? " La phrase commençant par un E, il dira : " C'est un écu. Et ainsi de suite pour le reste.

Ce tour, quand il est bien fait, produit un grand effet, et nous avons vu des personnes très sensées d'ailleurs, être persuadées que le comédien qui répondait était réellement doué de la double vue.

— CHEZ —

BOISSEAU FRERES,

235 & 237 RUE ST-LAURENT

SENSATION! SENSATION!

LUNDI, 2 JUILLET 1888

ET PENDANT TOUT LE MOIS

Immense liquidation des fonds de banqueroute de la Maison de gros P. G. BENJAMIN & Cie, rue St. Paul, acheté par nous à très bas prix, et que nous vendrons en détail à des réductions formidables.

Ce ne sont pas seulement des réductions de 25, 30 et 40 pour cent, vous les obtenez jusqu'à 60 à 75 pour cent.

Souvenez-vous que cette vente extraordinaire par son bon marché n'a aucun précédent. Elle commencera le 2 Juillet prochain pour se continuer tout le mois, et elle a lieu

— : CHEZ : —

BOISSEAU FRERES

235 & 237, RUE ST-LAURENT

LA LEGERE ET SILENCIEUSE MACHINE A COUDRE "DOMESTIC"

GARANTIE POUR UN TEMPS ILLIMITÉ, ÉTANT LA SEULE MACHINE DONT LES MOUVEMENTS SONT TREMPÉS EN ACIER.

VENEZ LA VOIR EN EXHIBITION AU No, 1632, RUE NOTRE-DAME.

No. 10.—Spécialité pour Tailleur, garantie pour 10 ans. Essayez-la avant d'acheter ailleurs.

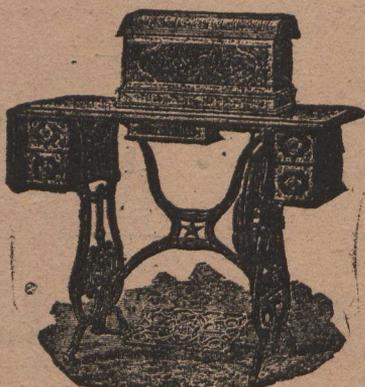
FORMES "DOMESTIC"

POUR DRAPER LES ROBES

CAHIERS DE MODES

—ET—

Patrons "Domestic" de New-York. (Assortiment complet)



FIL A COUDRE DE 300 VERGES

—A—

3½ Cts. LE ROULEAU

—B—

TELEPHONE - - - 1693

Réparation de toutes les Machines à Coudre. Assortiment d'Aiguilles, Huiles, etc., etc.

CHARLES D'AMOUR, Administrateur général.

P. LAROUSSE

Grand Dictionnaire en 16 volumes in-4

OCCASION UNIQUE jusqu'au 20 juin, obtenue par l'union de 50 de nos amis.

—:O:—

MOINS CHER QU'EN FRANCE

4 MOIS POUR PAYER

\$100.00 au lieu de \$150.00

payables \$25.00 en souscrivant et \$75,00 en recevant l'ouvrage vers la fin de Septembre.

Ajoutez au prix de Paris (120.50) la douane 15 o/o, le transport, etc., etc., le prix à Montréal sera au minimum \$150.00. Du reste on a toujours payé \$160.00.

REMARQUEZ-LE BIEN

Ce prix n'est pas réduit, mais grâce à la répartition des frais sur 50 acheteurs, grâce surtout à la remise des libraires dont la librairie française nous fait bénéficier, nous obtenons le prix extraordinaire de \$100.00.

Profitons-en si possible.

La librairie française, 252½ rue St-Laurent. AGENCE DIRECTE des grands éditeurs de Paris, fournit tous renseignements et reçoit les souscriptions.

—LES—

"Modes Françaises Illustrées"

—:O:—

—:O:—

J. LESSARD, & Cie. Éditeurs-prop.

BOITE DE POSTE 1110, MONTREAL, P. Q.

—:O:—

LES MODES FRANÇAISES ILLUSTRÉES, paraissent tous les samedis avec une immense variété de gravures et un choix superbe de lecture sur "Les Modes: Toilette, costumes, confections; La Lingerie: Chemises, jaquettes, etc. Les ouvrages pour dames et jeunes filles: Crochet, broderies, fantaisies, etc.

L'étiquette, l'économie domestique, la cuisine, etc.

La manière de tenir une maison, d'orner le logis et de meubler les appartements.

Toutes ces questions sont traitées chaque semaine dans les **MODES FRANÇAISES ILLUSTRÉES.**

—:O:—

ABONNEMENT { UN AN - - - \$2.50
 { SIX MOIS - - - 1.50

NUMÉROS ÉCHANTILLONS: 5 Cents.

**BUREAUX: 1500, RUE NOTRE-DAME,
MONTREAL.**